Illinois U Library

NUMERO 38 9 JUILLET 1949

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

AU THEATRE DE L'ŒUVRE
METRO: Clichy. Trinité. St-Lazare 55, RUE DE CLICHY TELEPHONE: TRinité 42-52
TOUS LES SOIRS A 21h (SAUF MARDI) DIMANCHE et FÊTES MATINÉES A 15h
DOUKING
Présente
L'AMOUR ET SON IMAGE
COMÉDIE DE ROGER DORNÈS
AVEC MADEMOISELLE
MARCELLE DERRIEN
ET MESSIEURS
LOUIS ARBESSIER
HUBERT NOËL
RAOUL DE MANEZ
DANIEL CECCALDI
LOCATION AU THEATRE DE 11 A 18h et DANS LES AGENCES
J.ADOR Marcadet 86-61

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec « FRANCE-ILLUSTRATION ».

FRANCE-ILLUSTRATION
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

César. Léonard. François. Salaï.

Léonard. François.

Léonard. César. Lise. François.

1 LÉONARD. — *Les passants me regardaient, surpris et un peu apitoyés.* (ACTE PREMIER, SCÈNE II.)

2 LÉONARD. — *Tes nouveaux camarades parlent déjà de toi avec affection, François, et te louent.* (ACTE PREMIER, SCÈNE IV.)

3 CÉSAR. — *Voulez-vous entrer ?* (ACTE PREMIER, SCÈNE IV.)

4 LISE. — *Ai-je bien repris la pose ?* (ACTE II, SCÈNE II.)

5 FRANÇOIS. — *Il faudrait la peindre avec de la musique.* (ACTE II, SCÈNE V.)

César. Lise. François.

Léonard. François.

L'AMOUR ET SON IMAGE

Pièce en cinq actes de ROGER DORNÈS

« L'amour seul est resté, comme une grande image
« Survit seule au réveil dans un songe effacé. »

A. DE LAMARTINE.

A toi, dont la tendresse a créé en moi cette grande image, qui, si elle ne me fait pas me survivre, m'aura au moins rendu la vie plus belle.

R. D.

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 14 mai 1949 au Théâtre de l'Œuvre dans un décor, une mise en scène et des costumes de DOUKING.

Tous droits réservés pour ous pays, y compris es droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1948 by Roger DORNÈS. Représentant de l'auteur : RICHARD, Bureau international des droits d'auteur, 9, rue Marbeau, Paris (XVI[e]).

PERSONNAGES :

Léonard de Vinci.	*Louis ARBESSIER*
César de Sesto	*Raoul DE MANEZ*
François de Melzi.	*Hubert NOEL*
Salaï	*Daniel CECCALDI*
Lise de Gioconde.	*Marcelle DERRIEN*

DÉCOR UNIQUE :

L'atelier de Léonard de Vinci, s'ouvrant sur une terrasse dominant Florence.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SALAI, CESAR, puis FRANÇOIS

Au lever du rideau Salaï est seul en scène. Il range l'atelier. Entre César de Sesto.

CÉSAR. — Bonjour, Salaï.

SALAÏ. — Bonjour.

CÉSAR. — Le patron est-il de retour ?

SALAÏ. — Pas encore.

CÉSAR. — Pourvu qu'il arrive avant 11 heures. Sinon j'aurai l'air d'un imbécile.

SALAÏ. — Et pour une fois tu t'en apercevrais.

CÉSAR. — Idiot.

SALAÏ. — Rassure-toi. Maître Léonard est toujours à l'heure. Ta cliente le verra.

CÉSAR. — Crois-tu qu'il m'autorise à faire officiellement ce portrait sous sa direction ?

SALAÏ. — Ici ?

CÉSAR. — C'est l'espoir que j'ai fait brouter à l'orgueil de la dame et de son mari.

SALAÏ. — Et pendant ce temps-là leur portemonnaie s'ouvrirait pour une commande.

CÉSAR. — Grosse peut-être de beaucoup d'autres. Messire François est riche, donc écouté des Florentins. Sans lui ils continueront à m'ignorer.

SALAÏ. — Tu es trop modeste. Des connaisseurs ont attribué certains de tes croquis à maître Léonard.

CÉSAR. — Des connaisseurs ! Mais les bourgeois sont incapables d'apprécier l'œuvre d'un artiste dont ils ignorent la réputation. La plupart ne sont que des tubes digestifs. Faire du fumier, voilà toute leur utilité en ce monde. Ils ne pratiquent aucune vertu et il ne reste d'eux que des latrines pleines.

SALAÏ. — Que celui qui est sans péché leur jette la première pierre.

CÉSAR. — Tes formules toutes faites sont insupportables. C'est la médiocrité que je hais et non les vices. Les vices sont trop agréables. Et trop utiles.

François est entré.

SALAÏ. — Agréables chez soi et utiles chez les autres.

CÉSAR. — Ils sont utiles partout : la luxure est une cause de génération, la gourmandise entretient la vie, la couardise la prolonge et la peur de la douleur est le salut de l'organisme. N'est-ce pas votre avis ?

Cette dernière phrase à François dont il vient de remarquer la présence effarée.

SALAÏ. — Ne l'écoutez pas ; il est fou.

CÉSAR. — Ne l'écoutez pas ; il est stupide. *(Un temps.)* Ne souhaite-t-on pas le bonjour dans votre pays ? Ici c'est assez à la mode.

FRANÇOIS. — ... Bonsoir...

CÉSAR. — Votre serviteur.

SALAÏ. — Que désirez-vous ?

FRANÇOIS. — Parler à maître Léonard. La servante m'a dit de monter ici.

CÉSAR. — Ne seriez-vous pas le jeune François de Melzi ?

FRANÇOIS. — Oui.

SALAÏ. — Monseigneur. Le patron nous a annoncé votre venue. Il va rentrer d'un moment à l'autre.

CÉSAR. — Vous venez vous instruire auprès de lui ? Que voulez-vous apprendre ?

FRANÇOIS. — Mais... La peinture !

CÉSAR. — La peinture ? *(A Salaï :)* Sa Seigneurie veut apprendre la peinture !

FRANÇOIS. — Oui... Maître Léonard...

CÉSAR. — Maître Léonard peut aussi bien vous enseigner l'astronomie, la météorologie, la physique, la géométrie, l'anatomie, la botanique ou l'hydraulique ! Non ? Savoir que la lumière des étoiles est fixe et que le scintillement est dans notre œil ; que si nous voyons la lune pleine à de certains moments, c'est que la terre réfléchit les rayons solaires sur ses parties obscures ; quel poids peut soulever un levier ; où se trouve le centre de gravité d'une pyramide ; comment fonctionne le cœur ; que les plantes jouissent de sexes différents, rien de tout cela ne vous intéresse ?

FRANÇOIS. — Je préfère peindre.

SALAÏ. — Quel entêtement !

CÉSAR. — Peut-être ne vous sentez-vous pas doué pour les sciences ? Alors maître Léonard peut vous montrer à construire et à utiliser quelques-unes des machines dont il a le secret : un soufflet à eau, une pompe à vapeur, un pressoir à l'huile, un métier à rubans, un laminoir, un marteau pour batteur d'or...

SALAÏ. — Une chambre obscure, un hydromètre, un odomètre...

CÉSAR. — Il aime les grands mots qu'il ne comprend pas. Préférez-vous la machine à raboter ou celle à dévider, celle à tondre le drap ou celle à scier le marbre, celle à filer...

SALAÏ. — Ou le tourne-broche à air chaud.

CÉSAR. — Goinfre ! *(A François :)* Ces merveilles vous semblent peut-être trop terre à terre ? Nous en avons d'autres : l'appareil qui permet de rester longtemps sous l'eau, ou le moyen de marcher sur les vagues avec des gants palmés et une ceinture de cuir gonflée d'air grâce auxquels vous ne risquez pas la noyade. Ou bien vous laisserez-vous séduire par une machine à voler ou à flotter dans les airs ?

SALAÏ. — Monseigneur est montagnard, donc batailleur. Il préférera sans doute le canon à vapeur, ou l'architonnerre se chargeant par la culasse.

CÉSAR. — Sur le chapitre militaire nous sommes imbattables. Ici vous pouvez apprendre à établir des ponts faciles à transporter pour la poursuite de l'ennemi en fuite, (*) à miner une forteresse, à construire un canon léger qui lance des matières enflammées.

SALAÏ. — Causant grand dommage et aussi grande terreur par la fumée.

CÉSAR. — A faire passer une route sous des fossés ou sous un fleuve au moyen de souterrains étroits et tortueux, creusés sans bruit (*).

SALAÏ. — A lancer des voitures couvertes et indestructibles portant de l'artillerie et qui, ouvrant les rangs ennemis, briseraient les troupes les plus solides. L'infanterie les suivrait sans difficulté.

CÉSAR. — Tu vois bien que tu lui fais peur. Tu t'es trompé tout à l'heure, Monseigneur est un pacifique, un élégiaque, un tendre peut-être. Il nous va falloir revenir à l'art.

FRANÇOIS. — Voilà.

CÉSAR. — Alors ! L'architecture ? La sculpture ? La fonte des médailles ? La musique peut-être ?

FRANÇOIS. — Et pourquoi pas la peinture ?

SALAÏ. — C'est une idée fixe.

CÉSAR. — La peinture est un métier de crève-la-faim, soumis au bon vouloir des amateurs.

SALAÏ. — Ah ! Les amateurs !

CÉSAR. — Lorsque j'en vois quelqu'un prendre une œuvre d'art en main, je crains qu'il ne la porte à son nez, comme le singe, en demandant si c'est là une chose qui se mange. N'êtes-vous pas effrayé par le mauvais goût des clients ?

FRANÇOIS. — Je n'en ai encore jamais eu.

SALAÏ. — Lui non plus.

CÉSAR. — C'est là le drame. Tous les Florentins sont des clients en puissance, mais aucun ne le devient jamais. Voilà un nouveau sujet d'étude pour le patron : le phénomène constant de l'avortement dans la génération du client. Non, non, croyez-moi, abandonnez les pinceaux et, si aucune de nos suggestions ne vous a plu, faites-vous enseigner par maître Léonard la philosophie. Il y a des conceptions tellement étranges et des chimères si nouvelles que même avec toute sa peinture il ne serait pas capable de les dépeindre.

FRANÇOIS. — Tout ce que vous m'offrez ne se trouve-t-il pas dans l'art véritable du peintre ?

CÉSAR. — Eh bien, Salaï, nous avons fait notre devoir en essayant de détourner cet enfant d'un métier impossible. Il est buté, il ne nous reste plus qu'à l'accueillir dignement. *(A François :)* Chantez-vous, monseigneur ?

FRANÇOIS. — Je ne sais aucune chanson.

SALAÏ. — Je vous en apprendrai.

CÉSAR. — Si vous avez l'oreille musicale, fuyez Salaï : il est redoutable. Ainsi, vous ne pouvez nous régaler de quelque couplet pour fêter votre arrivée parmi nous ? C'est regrettable. Votre bourse doit être bien garnie ?

FRANÇOIS, *lui tendant une bourse gonflée.* — Voici ma fortune.

CÉSAR. — C'est le pactole ! *(Prenant une pièce et la lançant à Salaï.)* Vos ducats chanteront pour vous dans nos gosiers la voluptueuse mélodie des vins de Florence.

FRANÇOIS, *avec douceur, autorité.* — Salaï, voulez-vous me rendre cette pièce ?

CÉSAR. — Vous refusez de nous offrir à boire ?

FRANÇOIS. — Votre insistance à me convaincre a dû vous donner soif. Rendez-moi cette pièce, Salaï. *(Salaï, ahuri, la lui remet.)* Merci. A partir de la minute prochaine nous allons vivre ici ensemble, tout nous sera commun, ma bourse et la vôtre seront confondues, je n'aurai plus rien à moi. C'est donc la première, mais aussi la dernière fois que je puis vous offrir quelque chose. Ne m'ôtez pas ce plaisir. Salaï, voulez-vous être assez gentil pour aller chercher une bouteille. Vous saurez la choisir mieux que moi.

Il lui donne la pièce.

SALAÏ. — Bravo, monseigneur !

FRANÇOIS. — Et ne m'appelez pas monseigneur ; ici je ne suis qu'un élève et débutant.

Sort Salaï.

CÉSAR. — Alors, assieds-toi.

FRANÇOIS. — Volontiers.

CÉSAR. — Et faisons connaissance. Je me présente : César de Sesto.

FRANÇOIS. — Je vous avais reconnu.

CÉSAR. — Comment cela ?

FRANÇOIS. — J'ai beaucoup entendu parler de vous.

CÉSAR. — Par qui ?

FRANÇOIS. — Par maître Léonard : lorsqu'il a rendu visite à mes parents à Vaprio, il nous a constamment vanté votre talent.

CÉSAR. — Veux-tu que je te montre quelques-unes de mes esquisses ?

FRANÇOIS. — Vous me feriez plaisir.

CÉSAR. — Oh ! tu peux me tutoyer. Voici mes dernières œuvres... Ce sont des marchands.

FRANÇOIS. — Comme on les sent lourds de ducats !

CÉSAR. — Qui ne tomberont pas dans mon escarcelle. Encore des études qui ne deviendront pas portraits.

FRANÇOIS. — Pourquoi ?

CÉSAR. — Drapés dans leurs vêtements fourrés de renard, ces bourgeois n'entreront jamais ici, dans cet antre d'alchimie et de sorcellerie : le costume du patron, son éternelle mante rose, les choque, son genre de vie original les étonne et son besoin de singularité les inquiète.

FRANÇOIS. — Chacun n'est-il pas libre à Florence de vivre à sa guise ?

CÉSAR. — Libre, oui. Mais c'est une liberté surveillée. Tiens, sur le croquis que tu regardes, sais-tu ce qu'est cette boîte ronde au centre de la place ?

FRANÇOIS. — Non.

CÉSAR. — Il y en a ainsi quelques-unes dans la ville : on les nomme des tambours. Elles sont destinées à recevoir les dénonciations anonymes. Tous les ragots que la bassesse, la bêtise et les rancunes

(*) Les passages entre astérisques ont été supprimés aux représentations.

peuvent accumuler s'y entassent. L'accusation de sodomie est la plus fréquente. Tu es beau garçon, tu n'y échapperas pas.

FRANÇOIS. — Moi, je... Oh !

CÉSAR. — Tu y seras en bonne compagnie : j'ai été dénoncé, et le patron lui-même.

FRANÇOIS. — La calomnie ose s'attaquer à lui !

CÉSAR. — Son âge et sa sérénité commencent à la lasser. Et puis, on lui sait de puissants protecteurs. Les grands le recherchent, l'appellent, le caressent. Il organise pour eux fêtes et spectacles. Mais il n'est pas dupe de l'égoïsme de ceux qu'il distrait. La connaissance reste sa suprême volupté. Voici un croquis que j'ai fait de lui.

FRANÇOIS. — Jamais on n'a vu réunis en un seul être tant de grâce et de talents.

CÉSAR. — Il affirme que la beauté du corps est en raison de celle de l'âme.

FRANÇOIS. — Alors son corps est le premier chef-d'œuvre de son esprit. Et je te félicite : tu as parfaitement rendu ce mélange de force et d'adresse, d'élégance et de majesté.

CÉSAR. — Merci.

FRANÇOIS. — Oh ! Cette rue sévère aux façades plaquées d'écussons, aux auvents avancés parmi lesquels le ciel déroule un sentier bleu. C'est la via Maggio.

CÉSAR. — Tu connais déjà Florence ?

FRANÇOIS. — Je m'y promène depuis trois jours.

CÉSAR. — Sans venir ici ?

FRANÇOIS. — Je savais que maître Léonard ne devait rentrer que ce matin.

CÉSAR. — Et comment es-tu venu de Vaprio ? En voiture, à cheval ?

FRANÇOIS. — A pied, sur la haquenée des Cordeliers, comme on dit.

CÉSAR. — Tout seul ?

FRANÇOIS. — Oui. Seul, tu es tout à fait toi-même, tu l'es moins si tu es accompagné, fût-ce d'un compagnon. Et j'allais être seul pour la première fois.

CÉSAR. — N'étais-tu pas heureux parmi les tiens ?

FRANÇOIS. — Si. Et je les aime. Mais j'allais échapper à leurs critiques, respirer un air libre. Et c'est la joie au cœur que je quittai la villa Melzi. Parfois je m'arrêtais dans une auberge. Il y en a où l'on mange très bien et où le vin est frais. Soldats, marchands, clercs ou moines y racontent les nouvelles des pays parcourus. Les moins opulents sont les plus bavards. A les entendre, rien n'est plus important que les prix du blé et de l'huile. Par contre, dans les villes, je me passais d'auberge. Les peintres ne sont-ils pas tous frères ? Je frappais à la porte de la demeure, je disais : je suis un élève de maître Léonard ; aussitôt je trouvais gîte, table et amitié. L'hôte me montrait, après ses propres œuvres, des dessins, remerciements d'autres compagnons ambulants. Ma besace, au cours du voyage, s'était enrichie d'esquisses, j'en offrais à mon tour.

CÉSAR. — Il t'en reste pourtant. Pourrais-je les voir ?

FRANÇOIS. — Je serais heureux de connaître ton opinion avant de les montrer à maître Léonard. Je crois avoir fait des progrès depuis qu'il a critiqué mes premiers essais.

CÉSAR. — C'est bien. La recherche du détail ne nuit pas à ta fraîcheur de sentiment... Tu évites instinctivement la vulgarité et la mièvrerie.

FRANÇOIS. — Mais j'ai encore beaucoup à apprendre, et je m'en réjouis.

CÉSAR. — Tant mieux. Rien n'est plus indigeste qu'un repas mangé sans appétit. Mais j'ai interrompu ton récit.

FRANÇOIS. — Oh ! Je n'ai pas grand-chose à ajouter. Un matin, du haut d'une colline plantée de cyprès et de couvents, j'aperçois comme une grosse ruche : c'était Florence. Bientôt j'en découvre les rues étroites, pavées avec les cailloux de l'Arno. Je flânais avec lui à travers le silence de la campagne. La ville le surprend par une prison de digues et un pont de pierre aux boutiques alignées, moi, par les clameurs des marchands forains mêlées au cliquetis du marteau des orfèvres et au bruit des chalands. Mais aujourd'hui toute cette rumeur me semble familière et déjà je me sens Florentin.

CÉSAR. — Es-tu batailleur, frondeur, médisant, versatile, irascible et sectaire ? Non. Alors tu n'es pas vraiment Florentin.

FRANÇOIS. — N'aimes-tu pas Florence ?

CÉSAR. — Si. Comme un vice. Comme le marin aime l'alcool : non pour son goût, mais pour l'ivresse. Elle sent le vin, l'encens et le musc. Le vin comme une haleine d'ivrogne, l'encens comme un cercueil, le musc comme une vieille courtisane, pour cacher d'autres odeurs.

FRANÇOIS. — L'affreux portrait !

CÉSAR. — Tu n'as vu d'elle encore que son charmant visage. Lorsque tu la connaîtras mieux tu apprendras à la mépriser, mais tu ne pourras pas t'en passer, et plus tu t'en voudras de cette emprise, mieux elle te possédera. Florence est une magnifique p... A propos, tu ne m'as pas dit ce que tu pensais des Florentines.

FRANÇOIS. — A vrai dire, elles m'ont d'abord surpris. Quelle curieuse habitude elles ont de se raser les sourcils !

CÉSAR. — Pour ressembler aux antiques. C'est une mode relativement récente. Tu as dû d'ailleurs t'assurer que l'arcade sourcilière est leur seul point commun avec les statues ? Non ? Serais-tu timide ?

FRANÇOIS. — Oh ! non.

CÉSAR. — Alors je ne vois qu'une explication possible : tu es amoureux. C'est cela ? Voilà qui est passionnant. Raconte. Je la connais peut-être, peut-être pourrais-je t'aider ?

FRANÇOIS. — Oh ! non.

CÉSAR. — Tu n'as pas confiance en moi ?

FRANÇOIS. — Oh ! si.

CÉSAR. — Alors, voyons, tu lui as parlé...

FRANÇOIS. — Oh ! non.

CÉSAR. — Pourquoi ? Les Florentines ne sont pas farouches. Celle-là n'est-elle pas semblable aux autres ?

FRANÇOIS. — Oh ! non.

CÉSAR. — Sais-tu au moins qui elle est ?

FRANÇOIS. — Oh ! non.

CÉSAR. — Où l'as-tu rencontrée ?

FRANÇOIS. — Près de Santa-Maria-Novella. Elle se rendait au cimetière la première fois que je l'ai aperçue. Depuis je l'y ai suivie chaque jour.

CÉSAR. — Sans chercher à l'aborder ?

FRANÇOIS. — Elle a l'air si triste, si désolé.

CÉSAR. — Il faut essayer de la consoler.

FRANÇOIS. — Je ne saurais pas. D'ailleurs je ne peux pas l'imaginer souriante.

CÉSAR. — Elle serait peut-être plus belle encore.

FRANÇOIS. — C'est impossible. Elle s'agenouille sur une petite tombe. Elle se lève. Elle marche, et elle répand la pitié autour d'elle. Sa robe, d'un vert éteint, aux manches jaunes, semble la porter et le voile en gaze légère posé à plat sur ses cheveux ne cache pas les boucles qui tombent jusque sur ses épaules.

CÉSAR. — Tu l'as rencontrée, dis-tu, au cimetière de Santa-Maria-Novella, penchée sur un tombeau d'enfant ?

FRANÇOIS. — Oui. Pourquoi ? Tu sais qui elle est ?

CÉSAR. — Il ne manque pas de femmes en deuil à Florence ! Mais tu as été naïf de ne pas lui adresser la parole. Enfin, c'est là une erreur réparable. Veux-tu parier que je l'amène ici avant la fin de la matinée ?

FRANÇOIS. — A moins d'un miracle...

CÉSAR. — Tous les miracles sont réalisables à Florence. Surtout en amour. Fixe toi-même l'enjeu de la gageure.

FRANÇOIS. — Tu es fou.

CÉSAR. — Je propose une autre bouteille... semblable à celle que nous rapporte ce bon Salaï.

Salaï, en effet, apparaît à la porte très penaud.

SALAÏ. — Que ne rapporte pas ce bon Salaï.

CÉSAR. — Tu oses te présenter à nous les mains vides ?

SALAÏ. — Le marchand refuse de nous faire crédit plus longtemps.

CÉSAR. — Eh bien, pour une fois tu pouvais le payer.

SALAÏ. — Il en a même eu l'air surpris. Et heureux. Il a pris le ducat... et a déclaré qu'il en déduirait la valeur de ce que nous lui devons déjà. Je l'ai prié, supplié, injurié, et même, je crois, un peu battu, sans le moindre résultat.

FRANÇOIS. — Je vais te donner une autre pièce.

CÉSAR. — Pour qui nous prends-tu ? Que tu nous offres à boire, c'est parfait, mais que tu paies nos dettes, c'est impossible.

SALAÏ. — C'est un peu tôt.

FRANÇOIS. — Quelle importance ! *(Lui tendant une pièce.)* Tiens.

SALAÏ, *la refusant.* — L'animal est en appétit, il a certainement apprécié ton argent ; mais moins mes coups. Il ne me donnera quelque chose maintenant que si je règle toute la note. Et alors !

CÉSAR. — Catastrophe !

FRANÇOIS. — Moi, je vais aller chez le marchand. Il ne chassera pas un nouveau client.

CÉSAR. — Tu as raison.

SALAÏ. — Et dès qu'il aura confiance en toi, dans quelques jours, tu te feras faire crédit pour un ducat. Ainsi tu seras remboursé. Et moi vengé de cet affront.

FRANÇOIS. — Je descends.

CÉSAR. — Passe par la terrasse. Tu iras plus vite. La boutique est tout de suite à droite.

François est sorti.

SCÈNE II

CESAR, SALAI, puis LEONARD de VINCI

CÉSAR. — Charmant, le nouveau favori du patron.

SALAÏ. — Serais-tu jaloux ?

CÉSAR. — Moi ? Imagine-toi qu'à peine arrivé il est déjà amoureux.

SALAÏ. — De qui ?

CÉSAR. — De ma cliente ! Je l'ai reconnue sans hésitation à la description qu'il m'en a donnée.

SALAÏ. — Si elle partage son amour, c'est lui qui fera son portrait et pas toi.

CÉSAR. — Je n'y avais pas pensé. Tu as peut-être raison. Il peut devenir un concurrent dangereux. D'autant plus qu'il a beaucoup de talent.

SALAÏ. — Vraiment ?

CÉSAR. — On sent chez lui l'enthousiasme de la vie, un enthousiasme souriant, heureux. *(Léonard de Vinci est entré.)* Son dessin est libre et pur, malgré une observation scrupuleuse qui retrace le moindre détail avec un soin affectueux.

LÉONARD. — Te voilà bien prodigue de compliments.

SALAÏ et CÉSAR. — Bonjour, maître.

LÉONARD. — Bonjour, mes enfants.

SALAÏ. — Avez-vous fait bon voyage ?

LÉONARD. — Excellent, merci.

CÉSAR. — Vous semblez, en effet, tout joyeux.

LÉONARD. — Oui. En rentrant, je suis passé devant un marchand d'oiseaux. J'ai acheté les plus beaux et je me suis donné le plaisir de les voir s'envoler. Les passants me regardaient, surpris et un peu apitoyés. Sur moi, pas sur les oiseaux.

SALAÏ. — Les gens ne sont pas bons.

LÉONARD. — Mais toi, César, lorsque je suis entré, tu paraissais t'exprimer avec une indulgence inhabituelle. Qui donc mérite tes louanges ?

CÉSAR. — Notre nouveau compagnon, François Melzi, qui est arrivé ce matin.

LÉONARD. — C'est encore presque un enfant. Il sait à peine son métier, mais il a une vision personnelle des choses. Il sent une vocation. Plus tard il aura du talent.

CÉSAR. — Je n'en suis pas sûr. C'est un rêveur. Peut-être poursuivra-t-il avec acharnement la réalisation de son rêve, peut-être préférera-t-il jouir de sa fuite contemplée, par crainte de l'abîmer en le fixant. François est incontestablement un artiste. Sera-t-il jamais un peintre ?...

SALAÏ. — La jalousie est un vilain défaut.

CÉSAR. — Que dis-tu ?

SALAÏ. — Oh ! rien, je me parle à moi-même.

LÉONARD. — A quel sujet ?

SALAÏ. — Je me disais que notre cher César se laisse emporter par le plaisir de la discussion et oublie la prière qu'il désirait vous adresser.

LÉONARD. — Tu as quelque chose à me demander ?

CÉSAR. — Oui, maître. J'ai été présenté à un bourgeois fort riche et ami des arts, marié à une femme beaucoup plus jeune que lui. Ils ont eu une petite fille qui mourut récemment. La dame a perdu avec cette enfant sa seule joie. Les mots qui consolent les mères n'existent pas. Pourtant son mari cherche à la distraire. Ma suggestion de la mener ici poser pour un portrait a été accueillie avec enthousiasme. Votre absence ne m'a pas permis de vous consulter, mais j'espère...

LÉONARD. — Comment pourrais-je désapprouver une action charitable, qui de plus te procure un client ?

CÉSAR. — Oh ! merci, maître : j'ai hâte de vous la faire connaître.

LÉONARD. — En serais-tu par hasard amoureux ?

CÉSAR. — Oh ! non ! Elle est charmante, mais...

LÉONARD. — C'est dommage. Ton œil plus attentif cueillerait sur elle ces beautés que l'amour seul nous montre. Et quel poète pourrait, par des paroles, décrire avec autant de vérité que le peintre les découvertes d'un amant.

SALAÏ. — Alors, si l'un de nous était atteint d'une grande passion pour cette dame, ce serait à lui qu'il faudrait confier la commande ?

LÉONARD. — Serait-ce toi qui l'aimerais ?

SALAÏ. — Moi ? Oh ! non, je ne la connais même pas.

CÉSAR. — M'autorisez-vous à aller la chercher ?

LÉONARD. — Bien volontiers.

CÉSAR. — Merci.

En sortant il rencontre François.

SCÈNE III

LÉONARD, SALAI, FRANÇOIS, CESAR

FRANÇOIS, *sur la terrasse.* — Comment ? Tu pars au moment où j'apporte de quoi trinquer à notre nouvelle amitié ?

CÉSAR. — Nous fêterons plus tard ton arrivée, nous avons le temps. Mais il faut que je me dépêche si je veux gagner mon pari.

FRANÇOIS. — Ton pari ?

CÉSAR. — L'aurais-tu déjà oublié ?

FRANÇOIS. — Tu penses encore à cette folie !

CÉSAR. — Plus que jamais. Tu peux même redescendre tout de suite chercher la seconde bouteille. Ainsi nous boirons les deux ensemble. Et tandis que tu nous oublieras pour d'autres ivresses, nous nous contenterons, Salaï et moi, de celle du vin.

SCÈNE IV

LÉONARD, SALAI, FRANÇOIS, puis CESAR et LISE

FRANÇOIS. — Eh bien, Salaï, tu as la main lourde. J'aimerais mieux te faire crédit toute ma vie que d'avoir la figure dans l'état où tu as mis... *(Voyant Léonard.)* Oh ! pardon, maître !

LÉONARD. — Qu'as-tu encore inventé, Salaïno ? Tes folies finiront un jour par t'attirer un de ces mauvais coups dont tu es prodigue.

SALAÏ. — Moi. Oh ! un agneau, un pauvre petit agneau.

LÉONARD. — Tes nouveaux camarades parlent déjà de toi avec affection, François, et te louent. Tu pourras donc profiter sans crainte des critiques qu'ils t'adresseront en tête-à-tête.

FRANÇOIS. — Je les souhaite.

LÉONARD. — L'ignorant seul repousse les conseils : et cela d'autant plus qu'il en a plus besoin. Mais écoute surtout ceux de la nature. Si nous réussissons à peindre l'âme à travers les mouvements du corps, alors notre métier embrasse toute la science humaine, son culte suffit à remplir une existence et à en bannir les soucis.

SALAÏ. — Fait-il aussi oublier l'amour ?

LÉONARD. — La passion de l'esprit chasse la luxure.

SALAÏ. — Je pense à un amour sentimental. Car je soupçonne notre ami François d'être atteint de cette maladie.

LÉONARD. — Dit-il vrai ?

FRANÇOIS. — Comment le sais-tu ?

SALAÏ. — Je l'ai deviné. Et je vais t'apprendre une bonne nouvelle. Si tu peux amener ici la dame de tes pensées pour en faire le portrait, maître Léonard t'y autorisera avec joie.

FRANÇOIS. — Pour la conduire ici il faudrait lui parler. Je n'oserai jamais !

SALAÏ. — Nous t'aiderons. Aie confiance en tes nouveaux amis. Et les heures où elle posera pour toi te permettront de la contempler tout ton saoul. J'entends des pas dans l'escalier : c'est peut-être elle. *(Entre César.)* Non, c'est César.

CÉSAR, *parlant à la cantonade.* — Voulez-vous entrer ?

Entre Lise.

SALAÏ. — Eh bien, c'est elle quand même !

FRANÇOIS, *dans un murmure.* — Elle !

CÉSAR, *à François.* — Tu sembles désolé. Me serais-je trompé ? *(A Léonard :)* Permettez-moi, maître, de vous présenter M^me^ François de Gioconde.

LÉONARD. — Madame. Voulez-vous vous asseoir ? *(Aux élèves :)* Approchez un siège.

SALAÏ, *approchant un fauteuil, à François.* — Eh bien ! Tu es sourd ?

LÉONARD. — Deux de mes élèves : Salaï et François Melzi.

SALAÏ. — Madame. *(A François :)* Alors !

FRANÇOIS. — Madame.

LÉONARD. — J'ai connu il y a une dizaine d'années une demoiselle Camille de Rucelaï qui avait épousé un fabricant de soieries du nom de Gioconde. Est-elle votre parente ?

LISE. — C'était la première femme de mon mari. Elle l'a laissé veuf après quelques mois de mariage. Trois ans plus tard il m'épousait.

LÉONARD. — Vous étiez alors bien jeune.

LISE. — J'avais à peine seize ans, et mon mari m'a gâtée comme une enfant ; il n'a cessé de me combler de cadeaux, mais le plus précieux qu'il m'ait fait, je l'ai perdu.

LÉONARD. — Je sais.

LISE. — Pourtant les vœux ne nous ont pas manqué. Mes amies sont toutes venues me féliciter.

L'enfant criait joyeusement. Elle était jolie, elle avait une petite tête ronde comme une poupée de cire, elle ressemblait au saint Jean qu'a peint Ghirlandajo à Santa Maria Novella.

LÉONARD. — Je crois vous avoir connue jadis. Ne fréquentiez-vous pas San Spirito ?

LISE. — Si. Mon père, Antoine Gherardini, habitait presque en face. Elle m'apparaissait immense, et ses colonnes me semblaient taillées pour supporter le ciel. J'aimais rêver en regardant les lunettes qui éclairent la coupole. Elles sont blanches comme de petites lunes.

LÉONARD. — Je vous rencontrais certainement lorsque j'allais emprunter des livres à la bibliothèque des frères Augustins. C'est l'expression de cette petite fille que j'ai lue sur votre visage et à travers vos larmes présentes j'ai reconnu vos chagrins d'enfant. C'est là ce qu'il faudrait pouvoir peindre : cette superposition des années ; elle devrait venir en transparence dans un portrait.

LISE. — Vous seul pourriez y parvenir.

LÉONARD. — Je ne peins jamais de portrait.

LISE. — Pourquoi ?

LÉONARD. — Jamais celui d'une jolie femme en tout cas. J'ai tenté, à la pointe d'argent, celui de Coecilia Gallerani. Elle l'a communiqué à la duchesse d'Este, il y a trois ans, en lui écrivant qu'elle le montrerait plus volontiers s'il lui ressemblait.

CÉSAR. — Mais elle ajoutait : ce n'est pas la faute du maître, qui n'a vraiment pas son pareil.

LÉONARD. — Mes modèles habituels sont les gueux de l'hôpital de Santa Maria Novella. Ce sont surtout les vieillards qui m'attirent : ceux dont la peau est couleur de tronc d'arbre ou de châtaigne sèche.

LISE. — Ne pouvez-vous faire une exception ?

LÉONARD. — César de Sesto est un excellent portraitiste, et, s'il le désire, je l'aiderai de mes conseils. Je suis d'ailleurs convaincu que tous ici seront désireux de fixer des traits aussi charmants. Ils feront grâce à vous leurs meilleures études.

CÉSAR. — Quand commençons-nous ?

LISE. — Demain, si vous voulez. Comment faut-il que je m'habille ?

CÉSAR. — Je vous vois comme une madone, dans une robe blanche. Une perle éclaire votre front, un collier souligne de tons vifs la sérénité de votre visage et, s'enroulant autour de vos mains jointes avant de se glisser parmi les bagues, une chaîne précieuse...

FRANÇOIS. — Oh ! non.

CÉSAR. — Pourquoi pas ?

FRANÇOIS. — Mais...

LÉONARD. — Parle sans crainte.

FRANÇOIS. — J'ai l'impression qu'aucune parure ne siérait mieux à M^me^ de Gioconde que cette robe simple et ce voile de deuil. Aucun bijou ne pourrait, en ce moment, s'accorder avec son cœur.

LÉONARD. — C'est elle qu'il faut peindre, et non des ornements impersonnels. Tu as raison, François.

LISE. — Je le préfère ainsi. Il me serait pénible de faire un effort de coquetterie.

FRANÇOIS. — Merci.

LISE. — Je viendrai donc demain matin.

LÉONARD. — C'est cela. Je vous accompagne.

LISE. — A demain, messieurs.

SALAÏ, CÉSAR et FRANÇOIS. — A demain.

SCÈNE V

SALAI, CESAR et FRANÇOIS

SALAÏ. — Alors, va-t-il enfin être l'heure de déboucher la bouteille ? Au fait, François, tu en dois une autre à César.

FRANÇOIS. — C'est vrai.

CÉSAR. — Non. Non, je pariais à coup sûr.

SALAÏ. — Te voilà subitement bien généreux.

CÉSAR. — François ne l'est pas moins. Après les paroles du patron il pouvait facilement me frustrer de cette commande.

FRANÇOIS. — Je n'y ai même pas songé.

CÉSAR. — Preuve que Florence est un poison lent. *(Salaï leur a versé à boire.)* A tes amours !

FRANÇOIS. — A tes succès !

SALAÏ. — A ma santé ! puisque personne n'y pense.

FRANÇOIS, *à César.* — M'autorises-tu à prendre des croquis pendant que tu peindras ce portrait ?

CÉSAR. — N'as-tu pas entendu maître Léonard ?

FRANÇOIS. — Si. Mais c'est ton autorisation que je désire.

CÉSAR. — Tu l'as.

SALAÏ. — Attention, César ! L'amour va donner du génie à notre ami François, il fera un chef-d'œuvre, et ton talent souffrira de la comparaison.

CÉSAR. — J'en accepte le risque.

FRANÇOIS. — Merci.

CÉSAR. — Il n'est d'ailleurs pas grand. Non que je nie tes qualités de peintre, mais, si l'émotion de voir ta bien-aimée continue à te paralyser comme tout à l'heure, tu seras incapable de dessiner.

FRANÇOIS. — Fussent-ils cent fois supérieurs à mes travaux précédents, jamais je ne trouverai mes essais dignes d'elle.

CÉSAR. — Vraiment ! Quel bonheur pour moi de n'être pas amoureux !

FRANÇOIS. — Moi, je suis heureux d'aimer.

SALAÏ. — Et moi de boire. Nous sommes tous heureux.

CÉSAR. — Vous manquez d'ambition si le vin ou l'amour suffisent à combler vos vœux.

FRANÇOIS. — Comment peux-tu comparer ? L'amour, c'est une flamme. Comme des papillons, les cœurs volent autour. Brusquement ils s'y jettent... ils brûlent... Mais leur mort alimente la flamme et sa lumière nous montre le bonheur de vivre. Je suis heureux d'aimer, car aimer c'est vivre.

CÉSAR. — Non : vivre, c'est être aimé. C'est moins sûr, mais plus facile.

FRANÇOIS. — Et aimer ?

CÉSAR. — Aimer ? Aimer, c'est se survivre. Seulement il faut avoir fait le sacrifice de sa vie.

FRANÇOIS. — Je le ferai.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LISE, CESAR

Lise est assise. César fait son portrait.

CÉSAR. — La tête un peu plus haut, s'il vous plaît. Voilà. *(Il chantonne en travaillant.)* Aimez-vous la musique ?

LISE. — Oui.

CÉSAR. — Laquelle préférez-vous ?

LISE. — La bonne.

CÉSAR. — Ah !... Je n'ose vous demander si la peinture vous intéresse.

LISE. — Pourquoi ?

CÉSAR. — Vous me répondriez qu'elle vous attire lorsqu'elle est bonne, et je serais très inquiet.

LISE. — Je ne comprends pas.

CÉSAR. — La mienne ne doit pas vous plaire, car depuis un mois que j'ai commencé cette toile vous n'y avez pas jeté les yeux.

LISE. — Si ce portrait me ressemble, il désire sûrement attendre d'être paré de sa dernière touche avant d'affronter les critiques.

CÉSAR. — Vous n'êtes pas curieuse.

LISE. — Non.

CÉSAR. — La tête un peu plus haut, s'il vous plaît. Je pensais que les progrès de votre image seraient pour vous une source de distraction. Aujourd'hui, ce n'est d'ailleurs pas de la tristesse que je lis dans votre regard, c'est l'inquiétude d'un secret ou d'une question informulée.

LISE. — Vous êtes perspicace.

CÉSAR. — Rien ne m'autorise à partager vos secrets, mais je puis connaître la réponse à une question.

LISE. — En tout cas vous devez pouvoir répondre à celle-ci : verrons-nous maître Léonard ce matin ?

CÉSAR. — Il prépare une expérience importante à l'hôpital, il a emmené tous mes camarades pour l'aider. Si je suis resté c'est parce que je vous attendais.

LISE. — Alors, il ne viendra pas.

CÉSAR. — Je ne le pense pas. Mon explication n'a pas éclairé votre visage ! Il s'est fermé davantage... sur son secret.

LISE. — Pour le mieux garder.

CÉSAR. — Croyez-vous ? Le plus grand dérèglement de l'esprit est de croire les choses parce qu'on veut qu'elles soient. Vos yeux sont éloquents, et si votre mutisme n'a d'autre but que de cacher vos sentiments notre conversation peut s'animer sans risque.

LISE. — Je ne suis pas bavarde.

CÉSAR. — Ni curieuse, ni bavarde ! Vous n'êtes pas femme !

LISE. — J'ai horreur des banalités.

CÉSAR. — Raillez, raillez tant que vous voudrez : la cruauté aiguise votre regard. Vous voilà enfin vivante.

LISE. — Vous avez trop d'esprit.

CÉSAR. — Pas assez puisque je n'arrive pas à vous distraire.

LISE. — Avez-vous vraiment essayé ?

CÉSAR. — De quoi voulez-vous que je vous parle ? De nos princes, qui unissent le culte de la Vierge à celui des dieux de l'Olympe et fondent avec le même zèle des monastères et des bibliothèques ?

LISE. — Je les connais.

CÉSAR. — Du roi Louis XI, qui, la tête enfoncée dans les épaules — comme vous en ce moment — a rendu la vigueur à la France sans jamais retrouver la sienne ?

LISE. — Je n'aime pas les grands. Ils espèrent laisser une renommée en accaparant les États, en amassant des richesses. La science ou l'art perpétuent mieux le nom de leur créateur : ils sont ses enfants et non des bâtards, comme l'argent.

CÉSAR. — Voilà pourquoi je suis peintre. Oui, si la pensée d'un autre vous les a dictées, vos paroles valent pour tous les artistes. De même qu'il y a des chevaliers et des empereurs, il existe, à côté des célébrités, des peintres anonymes.

LISE. — C'est aux plus illustres que je pensais.

CÉSAR. — A l'un d'eux, plus exactement.

LISE. — Comment ?

CÉSAR. — Puisque vous le désirez, je vais vous parler de lui. Ce sera une joie pour moi aussi, et l'unique moyen que j'aie de vous distraire. Lui seul sait les anecdotes comiques, les rapprochements imprévus, capables d'amener le sourire sur les lèvres des grandes dames de Florence. Comme de faire éclater le gros rire des paysans qu'il observe. Il lit leur pensée sur le visage de ceux qui l'écoutent, et mène leurs âmes où il lui plaît.

LISE. — Je sais.

CÉSAR. — Des humanistes le raillent de ne savoir pas le latin. Mais il est poète. Et musicien : il improvise en s'accompagnant sur la lyre. Voilà une musique que vous aimeriez.

LISE. — Sûrement.

CÉSAR. — Rien ne vaut pour lui les heures claires passées dans cet atelier.

LISE. — Rien d'autre ne l'attire ?

CÉSAR. — Rien. Et, voyez-vous, pour comprendre maître Léonard il faut se faire humble et le suivre à la manière des voyageurs, besace au dos et allégresse au cœur.

LISE. — Comme vous l'aimez !

CÉSAR. — Les Français disent : « C'est toujours un autre cœur qui nous fait sentir le nôtre. »

LISE. — Je n'ai pas besoin de vos yeux pour me voir insignifiante aux siens.

CÉSAR. — Oh !

LISE. — Le premier jour, son regard me plaignait avec douceur. Seul en moi votre modèle l'a intéressé depuis.

CÉSAR. — Voilà pourquoi vous ignorez mon travail.

LISE. — Je vous demande pardon.

CÉSAR. — Ne vous excusez pas. Cette explication me rassure ou tout au moins me laisse un espoir.

LISE. — Moi, je n'en puis conserver. Surtout si je donne foi à la rumeur publique.

CÉSAR. — Qu'insinue cette souriante empoisonneuse ?

LISE. — Vous ne pouvez ignorer qu'on a trouvé dans un tambour une lettre accusant un artiste fameux d'avoir une tendresse trop marquée pour le plus jeune de ses élèves.

CÉSAR. — Vous le croyez visé par cette dénonciation ? Et le jeune élève, ce serait... Ah ! Ah !... C'est trop drôle !

LISE. — Pourquoi ?

CÉSAR. — Vous êtes aveugle à tout ce qui n'est pas maître Léonard, sinon, si peu coquette que vous soyez, vous sauriez que François est amoureux à en mourir, le pauvre enfant, et que c'est vous qu'il aime.

LISE. — Comment ?

CÉSAR. — Il vous adore comme le peut à cet âge un être pur troublé pour la première fois. Si je n'avais pas craint de le trahir, je vous eusse demandé dès longtemps de lui faire l'aumône d'un sourire, ce sourire qui lui semble un lointain miracle.

LISE. — Je ne savais pas.

CÉSAR. — Vous ne vivez pas.

LISE. — J'ai désappris la vie et sa joie. Un seul être pourrait me les réenseigner.

CÉSAR. — Non. Réveiller en vous le désir de vivre l'aurait passionné autrefois. Mais son âge cherche instinctivement à récupérer chez les autres la force qu'il a prodiguée. Puisez donc le pouvoir de plaire à maître Léonard dans les trésors que vous offre François.

LISE. — Accepter ses cadeaux avec le désir de les porter à un autre ? Quelle lâcheté !

CÉSAR. — Etre regardé, écouté de vous, n'est-ce pas la seule chance qu'il ait de vous plaire ?

LISE. — Mais jamais il...

CÉSAR. — Qu'importe. Il vous aime pour vous, sans égoïsme. Vous voir, même pour la détruire, accepter sa vie serait pour lui le paradis. En étant coquette avec lui, loin d'être cruelle, vous serez bonne. Et cette bonté sera votre salut.

LISE. — Ce prêche charitable et généreux me surprend, je l'avoue.

CÉSAR. — Je souffre en effet d'un peu de cœur. L'air de Florence ne m'a pas encore totalement guéri de cette maladie. Vous souriez ! Mais c'est terrible !

LISE. — N'était-ce pas là votre but ?

CÉSAR. — Il est dépassé. Si vous devez conserver cette expression, mon portrait est entièrement à refaire. Ne bougez pas un instant, voulez-vous ?

LISE, *se levant.* — Je veux au contraire contempler avant vos retouches celle que je ne serai peut-être plus. Comme elle était touchante, vue par votre flatteuse indulgence !

CÉSAR. — Mais comme vous êtes plus belle à présent ! . .

LISE. — Vraiment ?

François a paru sur la terrasse.

CÉSAR. — La vie vous va bien... Entre, entre, François. Nous parlions de toi.

SCÈNE II

LISE, CÉSAR, FRANÇOIS

FRANÇOIS. — Je ne vous dérange pas ?

LISE. — Je venais de demander à César si nous aurions le plaisir de vous voir ce matin.

FRANÇOIS. — Le plaisir de me voir ?

LISE. — Pourquoi tant de surprise ? Habituellement j'ai ici autour de moi une cour d'artistes empressés. Il est agréable de se sentir un objet d'intérêt. Le vôtre en particulier m'a touchée. Je m'en suis aperçue ce matin en découvrant combien il me manquait.

FRANÇOIS. — J'ai été retenu, bien malgré moi.

LISE. — César me l'a expliqué.

FRANÇOIS. — Je crains d'arriver trop tard : ne vous apprêtiez-vous pas à vous en aller ?

LISE. — Oui, et avant de me retirer j'admirais l'œuvre de notre ami. Ne trouvez-vous pas qu'il m'a trop embellie ?

FRANÇOIS. — Oh ! non.

CÉSAR. — François a fait de vous d'excellents croquis qu'il a tous déchirés, ne les trouvant jamais dignes du modèle et de sa beauté.

FRANÇOIS. — Mais je ne perds pas courage, et j'aurais tant voulu essayer à nouveau. C'est pourquoi, aussitôt notre travail fini à l'hôpital, j'ai couru jusqu'ici, espérant vous y trouver encore.

LISE. — Si maître Léonard a terminé la tâche qui le retenait au dehors, il va probablement revenir ?

FRANÇOIS. — Je ne sais pas... Je suis parti si vite... Je n'ai rien demandé. Il est très possible qu'il rentre.

LISE. — Peut-être pourrais-je retarder mon départ de quelques instants. Je serais désolée de vous avoir fait courir inutilement. *(A César qui rit :)* Pourquoi riez-vous ?

CÉSAR. — Je suis particulièrement joyeux, ce matin. Et vous même...

LISE. — Ai-je bien repris la pose ?

CÉSAR. — Parfaitement.

FRANÇOIS. — Pour moi ce n'est pas gênant, au contraire, mais votre expression me semble bien différente de celle que César a commencé à reproduire.

LISE. — A quoi attribuez-vous ce changement ?

FRANÇOIS. — Je ne sais pas.

LISE. — Vous êtes trop modeste.

FRANÇOIS. — Comment ?

LISE. — C'est que votre admiration me flatte et me ravit.

FRANÇOIS. — Mais cette admiration...

LISE. — Vous me la prodiguez depuis longtemps peut-être ? Seul mon chagrin a dû m'empêcher jusqu'ici de m'en apercevoir.

FRANÇOIS — Madame !

LISE. — Vous êtes charmant, et la timidité vous sied si bien, n'est-ce pas César ?

CÉSAR. — Vous allez m'obliger à vous faire des reproches. Vous ne tenez plus la pose.

LISE. — Seriez-vous jaloux de M. de Melzi ? Mes mouvements ne vous gênaient pas tout à l'heure, et vous étiez beaucoup plus aimable.

Entre Salaï.

SCÈNE III

LISE, SALAÏ, CESAR, FRANÇOIS

SALAÏ. — Madame. Eh bien, François, déjà au travail ? Quel est donc le dieu qui a des ailes aux talons, n'est-ce pas l'Amour ? Ah ! non, c'est Mercure. Comment, ta feuille est encore blanche ?

FRANÇOIS. — Oui, je recommence.

CÉSAR. — Tu as tort. Il vaudrait mieux corriger tes dessins que les recommencer, sinon tu ne fixeras jamais qu'un instant de ton modèle et non sa vie changeante et multiple. Vois Salaï, il peint sans se décourager.

SALAÏ. — Je ne suis peut-être pas un très bon exemple : il y a plus de qualité dans le moindre croquis de François que dans le mois de travail dont j'ai sali ma toile. C'est en vain qu'on se hausse pour attraper la lune. Je prouverais peut-être mieux mon amour de la peinture en abandonnant qu'en persévérant...

LISE. — Dites-moi, Salaï, maître Léonard va-t-il revenir ici ?

SALAÏ. — Oh ! non, il reste à l'hôpital.

CÉSAR. — Vous avez de nouveau perdu la pose.

LISE. — Je suis un modèle bien décevant.

CÉSAR. — Au contraire, c'est pour moi une chance de vous avoir connue sous des jours différents. Tout mon travail est à reprendre... mais cela me permettra de jouir plus longtemps de votre présence.

LISE. — J'aime vos compliments et ne puis oublier que je vous dois mon sourire actuel. Mais il faut que vous m'excusiez : je dois partir.

CÉSAR. — Voulez-vous que je vous accompagne ?

LISE. — C'est inutile, merci... Au revoir, messieurs.

CÉSAR et SALAÏ. — Au revoir, madame.

Lise sort.

SCÈNE IV

FRANÇOIS, CESAR, SALAI

FRANÇOIS. — Salaud !

CÉSAR. — Qu'est-ce qui te prend ?

SALAÏ. — Il est fou.

FRANÇOIS. — N'as-tu pas profité de mon absence pour tenter de la séduire ?

CÉSAR. — Alors ça ! Ah ! ah !

FRANÇOIS. — Naturellement, tu ris. Oh ! oui, je dois te paraître bien ridicule, avec mon amour timide.

CÉSAR. — Pas du tout.

FRANÇOIS. — Alors, pourquoi ce rire ?

CÉSAR. — Parce que tu es ridicule...

FRANÇOIS. — Tu vois...

CÉSAR. — Mais pas à cause de ton amour. C'est ta jalousie qui est stupide.

FRANÇOIS. — Elle n'est pas motivée, peut-être ? Oh ! tu m'as flatté tant que tu as craint en moi un concurrent. Mais depuis que je t'ai abandonné ce portrait !... J'ai été fou ! Me fier à toi pour qui l'amour n'est qu'un jeu ! Je l'aime, moi ! Et j'ai dû supporter d'entendre : « César, seriez-vous jaloux de M. de Melzi ? Avant son arrivée vous étiez beaucoup plus pressant. »

CÉSAR. — Aimable !

FRANÇOIS. — Quoi ?

CÉSAR. — Elle a dit : « Beaucoup plus aimable. »

FRANÇOIS. — Ah ! qu'importent les mots. Elle a ajouté qu'elle te devait son sourire...

SALAÏ. — C'est vrai, j'étais là...

FRANÇOIS. — Tu vois, Salaï me donne raison.

SALAÏ. — Oh ! moi, je suis neutre.

CÉSAR. — Mon petit François, tu me fais de la peine.

FRANÇOIS. — Ah ! non, pas d'hypocrisie.

CÉSAR. — Tu choisis pour m'injurier le jour où Mme de Gioconde semble découvrir ton existence.

FRANÇOIS. — Oui, pour cacher sa gêne d'avoir été surprise presque dans tes bras. Peut-être cherchais-tu une nouvelle pose pour son portrait ?

CÉSAR. — Idiot ! Je venais de lui parler de toi.

FRANÇOIS. — De moi ?

CÉSAR. — Oui, de toi, et de ton amour pour elle.

FRANÇOIS. — Tu lui as dit... Je comprends. Tu m'as rendu ridicule pour me la voler plus facilement !

CÉSAR. — Tu es trop injuste, à la fin. Si je n'ai pas parlé de toi je suis un être exécrable, un faux ami, un traître, et si je t'ai défendu devant elle je suis peut-être pis encore. Si j'ai plaidé ma cause je suis un voleur, si c'est la tienne je suis... Au fait, que suis-je ?

FRANÇOIS. — Je ne sais pas. Je ne sais plus. D'ailleurs, tu as bien le droit de...

CÉSAR. — Non, François, tu me sais égoïste ; si j'étais amoureux, ta douleur serait mon moindre souci. Mais une cruauté inutile ne me donnerait aucune joie, surtout si elle te blessait, toi, que j'aime comme un frère.

FRANÇOIS. — César !

CÉSAR. — C'est mon affection pour toi qui s'est inquiétée en te voyant tout oublier pour cette femme.

FRANÇOIS. — Elle est, à elle seule, mon univers.

CÉSAR, *allant à lui.* — Tu es malheureux !

FRANÇOIS. — M'as-tu jamais entendu me plaindre ? Oui, ma passion jaillit comme une prière, mais je ne supplie pas. T'ai-je demandé de plaider ma cause ? Je ne voulais pas qu'elle sache. Maintenant je ne peux plus espérer.

CÉSAR. — Mais si. Ton amour la flatte.

FRANÇOIS. — Elle n'est pas semblable aux autres.

CÉSAR. — Tu l'aimes, voilà la seule différence. Tu cherches en elle le sujet d'un grand poème d'amour... Tu ne l'y trouveras peut-être pas, mais je t'assure que mes paroles lui ont donné le désir qu'il y soit. Après l'adoration que tu lui témoignes, elle ne se contentera plus jamais d'une affection ou d'une amitié ordinaire.

FRANÇOIS. — Crois-tu ?

CÉSAR. — Il me semble l'entendre se dire : « Quel enchantement d'être son premier amour, et quel amour ! » Et tandis que tu la contempleras comme une sainte elle épiera ton regard pour fouiller ta pensée et y lire ce qui l'intéresse, ce qui a trait à elle-même.

FRANÇOIS. — Il n'y a rien d'autre à y lire puisqu'elle la remplit.

CÉSAR. — Alors, elle t'aimera peut-être. Mais l'honnêteté m'oblige à te dire que tu devras chasser de son cœur un rival.

FRANÇOIS. — Qui cela ?

CÉSAR. — Maître Léonard.

SALAÏ. — Quoi ? Le patron est amoureux ?

CÉSAR. — Elle le voudrait bien, mais...

FRANÇOIS. — Elle l'admire, et cela est naturel. Qui pourrait ne pas l'admirer ?

CÉSAR. — Non, elle l'aime, elle en est amoureuse.

FRANÇOIS. — Comment le sais-tu ? Elle n'a pas pu te l'avouer ainsi.

CÉSAR. — C'était évident.

FRANÇOIS. — Non, je ne veux pas imaginer sa souffrance ou son désir.

CÉSAR. — C'est une femme, pas une déesse.

FRANÇOIS. — Tu la calomnies par jalousie, tu es jaloux de mon amour, de ce sentiment dont tu es incapable.

CÉSAR. — Autant que toi de faire son portrait.

FRANÇOIS. — Quoi ? Oh ! oui, je sais, je n'ai aucun talent ; toi, par contre, tu les as tous. Mais je ne suis plus dupe de tes conseils de fourbe ! Tu veux, dis-tu, m'aider, me protéger, me défendre ? Contre quoi ? Contre qui, si ce n'est contre toi-même, contre ta mauvaise foi et tes manœuvres !

CÉSAR. — Mais, dis donc...

SALAÏ. — Je vous en prie, vous n'allez pas vous battre. Vous êtes idiots. Venez plutôt vider une bouteille, nous trinquerons aux amours de François. N'est-ce pas, César ?

CÉSAR. — Tu as raison. Cette dispute est ridicule.

FRANÇOIS. — C'est ma faute.

CÉSAR. — Tu nous régaleras. Ce sera ta punition.

FRANÇOIS. — Excusez-moi, mais j'aimerais mieux rester seul un moment. Tiens, Salaï, voilà de quoi régler l'addition.

SALAÏ. — Nous n'allons pas boire sans toi.

FRANÇOIS. — J'irai vous rejoindre tout à l'heure.

CÉSAR. — Allons, calme-toi et descends vite. Moi, j'ai déjà tout oublié.

César et Salaï sortent.

SCÈNE V

FRANÇOIS, puis LÉONARD

FRANÇOIS, *seul.* — Le ciel est gris, l'herbe est pauvre, la mare est noire et sans reflet, les peupliers dressent des plumets stupides. Mais, dès que le soleil paraît... Aussitôt les feuilles bavardent. Lorsqu'elles se penchent sur l'allée, j'entends leurs voix. Et c'est la tienne qui pour la première fois me dit les mots longtemps rêvés. Le vent s'arrête et pose un coin de ciel craintif sur l'eau bleue qui sourit et que frangent les branches noires... La mare étrange a ton regard. Et la terre des prés, parmi ses mèches folles, a l'odeur devinée de ta peau... Ah ! seules la nature et ma souffrance savent parler de toi ! Cette pauvre petite image est muette. Elle n'est que le reflet dans un miroir d'une poupée qui a ton visage. *(Léonard est apparu sur la terrasse.)* César n'a pas su voir ta beauté comme moi. Est-ce que je t'aime pour l'avoir vue, ou la vois-je parce que je t'aime ? Je t'aime, mais je ne te désire pas comme les hommes désirent une femme. J'ai refréné la volupté qui abaisse au rang de la brute. Seulement j'aspire de toute mon âme à ton bonheur. Pourtant ton chagrin même ne me semble pas demander de consolation, ta douleur n'est qu'un des aspects de ta beauté. Et César ne décrit qu'une jeune femme attrayante ! Coquette ou triste, voilà tout ce qu'il voit ! Oh ! jamais je n'ai tant désiré pouvoir peindre un chef-d'œuvre, pour montrer à tous, du plus humble au plus savant, la beauté de ton âme à travers celle de ton visage. *(Apercevant Léonard.)* Comment, maître, vous étiez là ?

LÉONARD. — Et je t'ai entendu, mon petit. Ne te trouble pas. Tu as raison. C'est vrai qu'elle est miraculeusement belle.

Il prend la place de César devant le portrait.

FRANÇOIS. — Il faudrait la peindre avec de la musique.

LÉONARD. — Rendre perceptible aux autres une harmonie rêvée ! J'ai envie d'essayer.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

SALAI, FRANÇOIS, puis CESAR

Au lever du rideau François est seul, assis devant le portrait. Entre Salaï.

SALAÏ. — Toujours en contemplation.

FRANÇOIS. — C'est un reproche ?

SALAÏ. — Ce n'en serait pas un si tu cherchais à découvrir dans les progrès de son œuvre les secrets du talent de maître Léonard. Mais tu t'obstines à te faire souffrir.

FRANÇOIS. — Qu'en sais-tu ?

SALAÏ. — Ce sourire maintient ouverte la blessure de ton cœur.

FRANÇOIS. — Salaï perspicace et poète...

SALAÏ. — J'excuse ton ironie, elle masque à peine ton désarroi.

FRANÇOIS. — Oui, j'ai perdu confiance, même dans l'étude. Tu m'apportes mon seul réconfort. Je lis tant d'amitié dans ton regard.

SALAÏ. — Un livre plein de fautes d'orthographe !

FRANÇOIS. — Peut-être. Mais...

SALAÏ. — Lis tout de même, je t'en prie. Lis-le tout haut, pour que je m'admire.

FRANÇOIS. — J'aime mon reflet dans tes yeux. Moi qui pourtant me connais bien, je m'y vois beau comme un archange. Ainsi ton affection nourrit mon espérance.

SALAÏ. — Car tu espères ?

FRANÇOIS. — Parfois, mais je désespère plus souvent.

SALAÏ. — Et pourquoi ?

FRANÇOIS. — Parce qu'elle ne m'aimera jamais. A mon âge l'amour que l'on peut inspirer ne naît pas peu à peu.

SALAÏ. — Elle est pourtant — je l'ai remarqué — de plus en plus gentille avec toi. Que peux-tu demander de mieux puisque ton adoration est pure ?

FRANÇOIS. — Pure ? Elle l'était, oui. Mais je ne suis plus un enfant. Il y a quelques mois, je ne doutais pas de pouvoir conquérir le monde. Mon travail, au lieu d'en être empoisonné, était nourri par l'amour. Je cherchais dans le regard de Lise une sainteté visible pour moi seul. Maintenant, je la désire. La nuit, mon rêve allonge un corps auprès du mien, et le jour, quand je la vois, au moindre balancement de son buste je sens contre moi la cambrure de sa taille nue. Oh ! Salaï, n'y aura-t-il jamais de repos pour moi ?

SALAÏ. — Mais si, voyons. Tu es déconcertant. Tu étais calme, tranquille, nous bavardions gentiment, et brusquement, sans le moindre motif, tu t'exaltes, te grises de tes propres mots et te voilà sanglotant, fiévreux, plus faible qu'un poulet. Avoue que tu es idiot.

FRANÇOIS. — Tu ne peux pas comprendre.

SALAÏ. — Je comprends que tu es en train de te suicider. Pourtant je ne croyais pas possible de mourir d'amour ailleurs que dans les contes. François, mon vieux François, que puis-je faire pour toi ? Tiens, raconte-moi ce qu'elle t'a dit à votre dernière rencontre. Nous y trouverons peut-être des raisons d'espoir.

FRANÇOIS. — Tu es gentil. Mais, justement...

SALAÏ. — Elle a été cruelle ? C'était sûrement involontaire.

FRANÇOIS. — Tu vas me trouver ridicule.

SALAÏ. — Mais non.

FRANÇOIS. — C'est que... au contraire...

SALAÏ. — Eh bien !

FRANÇOIS. — Hier, pour la première fois, elle m'a donné une immense joie.

SALAÏ. — Quoi ?

FRANÇOIS. — Oh ! ne me fais pas de reproches : je sais que je demande un gros effort à ton amitié et à ta patience, mais si tu te moquais de moi je ne pourrais plus rien te confier. Et cela me soulage tant.

SALAÏ. — On ne le dirait pas !

FRANÇOIS. — Tu vois, tu...

SALAÏ. — Non, non... Je ne dis plus rien.

FRANÇOIS. — Elle m'a demandé de recopier en l'agrandissant une miniature représentant sa petite fille. « J'attendais, m'a-t-elle dit, pour faire exécuter ce travail d'avoir trouvé un peintre de talent qui soit aussi un ami sûr, car je vous confierai là mon bien le plus précieux. » Qu'en penses-tu ?

SALAÏ. — Je peux parler franchement ?

CÉSAR, *entrant*. — Salaï, le patron te demande d'aller chercher le moulage de la nymphe et de le mettre là-haut à sécher.

SALAÏ. — Oh ! Mais elle doit être lourde, la dame !

FRANÇOIS. — Si tu veux, je t'aiderai pour la montée de l'escalier.

SALAÏ. — C'est bon, j'y vais.

Il sort.

SCÈNE II

CESAR, FRANÇOIS

François fait mine de suivre Salaï.

CÉSAR. — Tu t'en vas ? Tu bavardes pendant des heures avec ce brave imbécile de Salaï, mais tu me fuis.

FRANÇOIS. — Salaï a du cœur.

CÉSAR. — Et moi je n'en ai pas.

FRANÇOIS. — Nieras-tu avoir toujours cherché à interrompre mes rares tête-à-tête avec M^me^ de Gioconde ?

CÉSAR. — Par charité, pour t'éviter déception et souffrance.

FRANÇOIS. — J'aime cette souffrance ! Oh ! tu n'es pas capable de comprendre. Ta légèreté confond plaisir et bonheur. De même que l'on ne fait pas son devoir si l'on ne fait que son devoir, le bonheur est au delà du bonheur, il est dans le sacrifice.

CÉSAR. — Orgueilleux !

FRANÇOIS. — Pourquoi ? Simplement j'aime mieux donner que de recevoir.

CÉSAR. — Ceci serait plutôt de l'égoïsme.

FRANÇOIS. — Peut-être. Mais n'est-ce pas un égoïsme plus grand qui te pousse à éviter l'amour ?

CÉSAR. — Non, c'est la prudence.

FRANÇOIS. — Et, par prudence, tu refuses la vie.

CÉSAR. — Pour vivre plus facilement.

FRANÇOIS. — Facilité, règle du lâche !

CÉSAR. — Témérité, rêve de l'impuissant.

FRANÇOIS. — Ton cœur est vide !

CÉSAR. — Mais il est léger et fonctionne parfaitement. Le tien, trop lourd, te torture.

FRANÇOIS. — Cette torture enrichit le message d'espoir que je veux laisser au monde.

CÉSAR. — Que tu voudrais laisser au monde.

FRANÇOIS. — J'ai encore une chance ! Je suis jeune !

CÉSAR. — Très jeune !

SCÈNE III

FRANÇOIS, CESAR, LISE

Lise entre, avec, par-dessus sa robe, une grande cape blanche, une perle sur le front, un collier, des bracelets, des bagues. Elle est éclatante.

LISE. — Bonjour, messieurs.

FRANÇOIS. — Madame.

CÉSAR. — Oh ! le blanc vous sied à merveille, et que cette perle met de grâce à pleurer sur votre front !

LISE. — Vous trouvez ? Si je dois conserver la même robe pour poser, rien ne m'oblige plus à traverser la ville sans parure. Mais, de l'escalier, il m'a semblé entendre des éclats de voix. Existerait-il ici des motifs de dispute ?

CÉSAR. — Vous.

LISE. — Moi ?

CÉSAR. — Évidemment : vous êtes trop belle !

LISE. — César !... *(A François :)* Maître Léonard est-il là ?

FRANÇOIS. — Pas encore.

LISE. — Peut-être suis-je en avance ?

FRANÇOIS. — Jamais assez.

LISE. — Moi qui appréciais tant votre franchise.

FRANÇOIS. — Je suis toujours sincère.

LISE. — Il me faut me défendre des deux côtés. Je ne veux pas ; c'est encore là une manière de vous disputer.

CÉSAR. — Non, et si vous en désirez la preuve...

VOIX DE SALAÏ, *en coulisse*. — François, François !

FRANÇOIS. — Oui, je descends. Excusez-moi, je reviens dans un instant.

Il sort.

LISE. — Vous avez été interrompu : que vouliez-vous dire ?

CÉSAR. — Que j'allais me retirer.

LISE. — Pourquoi ?

CÉSAR. — Pour laisser le champ libre à François.

LISE. — Vous êtes un adversaire trop généreux.

CÉSAR. — Croyez-vous ?

LISE, *devant le miroir*. — Suis-je en beauté ce matin ? Comment me trouvez-vous ?

CÉSAR. — Laide.

LISE. — Comment ?

CÉSAR. — N'essayez pas sur moi votre coquetterie, voulez-vous ? Je n'aime pas servir de sujet d'expérience. Ce n'est pas au moment où enfin le patron vous aime...

LISE. — En êtes-vous persuadé ?

CÉSAR. — Autant que vous... Ce n'était pas la générosité qui me poussait tout à l'heure à me retirer, je préfère vous voir aiguiser vos griffes sur le cœur de François.

LISE. — Avec lui le jeu est trop facile, et je m'en veux de duper sa sincérité.

CÉSAR. — Mais vos scrupules tombent devant moi.

LISE. — Vous, vous ne m'aimez pas.

CÉSAR. — Qu'en savez-vous ? Savez-vous si je ne fuis pas lâchement par peur de trop souffrir ?

LISE. — César, vous plaisantez : ce n'est pas là votre sentiment.

CÉSAR. — ... Vous êtes une femme exquise, désirable... et je suis votre serviteur.

Entre François.

FRANÇOIS. — Tu t'en vas ?

CÉSAR. — Oui, je vous laisse en tête-à-tête. *(Saluant.)* Madame...

Il sort.

SCÈNE IV

FRANÇOIS, LISE

LISE. — Depuis quelque temps César devient étrange, ne trouvez-vous pas ?

FRANÇOIS. — Oui. Mais ne parlons pas de lui, voulez-vous ? Bientôt quelqu'un entrera peut-être, et j'ai tant de secrets à vous dire.

LISE. — Vraiment ?

FRANÇOIS. — Être seul avec vous est un enchantement !

LISE. — Les paroles ne risquent-elles pas de le rompre ?

FRANÇOIS. — Notre intimité trace autour de nous un cercle magique. Il nous protège. Mais une présence étrangère le dissipe. Vous redevenez alors la brillante jeune femme que les autres connaissent et le charme n'agit à nouveau que dans les songeries de mes promenades solitaires. Lorsque je vous revois, vous êtes chaque fois différente de la femme créée par mon imagination et vous y semez de nouveaux rêves. Rêves dont vous êtes la fée. C'est cette fée changeante que je voudrais pouvoir peindre. Il me faudrait le don divin de maître Léonard pour superposer toutes ces images sur une même toile.

LISE. — Maître Léonard lui-même peut-il réussir ce miracle ?

FRANÇOIS. — Son génie verra des merveilles que tout mon amour ne saurait découvrir.

LISE. — Dans ce cas son portrait serait très supérieur au modèle.

FRANÇOIS. — Il n'éclipsera jamais mon rêve.

LISE. — Comment pouvez-vous espérer vous échapper ou vous satisfaire si vous adorez un fantôme ?

FRANÇOIS. — Non, c'est bien vous que j'aime.

LISE. — Etes-vous capable de reconnaître mon vrai visage ?

FRANÇOIS. — Votre visage est la forme de ma souffrance. Une forme vivante. Je renie les mondes imaginaires. Oh ! j'ai bien changé ! Et je ne le regrette pas. Je n'ai même pas envie de retrouver ma propre estime. Ce que j'étais, ce que je suis, le présent et le passé, tout se confond. Je vous aimais, et je vous aime. Je ne le disais pas, aujourd'hui je le crie. Finis les rêves ! Je veux seulement vivre, et agir !

LISE. — François !

FRANÇOIS. — Vous prononcez mon nom et il ne me semble pas être le mien. Suis-je aussi un fantôme ? Je n'existe pas ! Mais voici mes mains, mes lèvres séchées par la passion. Vous n'existez pas ! Mais voici votre regard, votre taille, vos gestes. Nous n'existons pas ! Mais voici nos corps l'un près de l'autre ! Je sens l'odeur de vos cheveux ! Ils sont frais comme l'herbe dans laquelle on enfouit son visage, tandis que votre chair a la chaleur de la terre offerte aux rayons du soleil.

VOIX DE CÉSAR, *en coulisse*. — Oui, maître, M^me^ de Gioconde est là.

Entre Léonard.

SCÈNE V

LEONARD, LISE, FRANÇOIS

LISE. — Bonjour, maître.

LÉONARD. — Madame, je suis désolé de vous avoir fait attendre.

LISE. — Je viens d'arriver... François, j'ai oublié de vous apporter cette miniature dont nous avions parlé. Voulez-vous aller jusque chez moi ? Ma chambrière connaît mes intentions, elle vous la remettra.

FRANÇOIS. — J'y cours.

Il sort.

SCÈNE VI

LISE, LEONARD

LÉONARD. — Pour la première fois une séance de pose nous réunit seuls, vous et moi. Les jeunes gens qui nous entourent habituellement ont la gaîté de votre âge. Ne vous manquera-t-elle pas ?

LISE. — Si je le craignais, aurais-je moi-même éloigné François ?

LÉONARD. — Sa conversation n'a pas dû vous déplaire, si j'en juge par la douceur de vos paroles et l'animation de votre regard.

LISE. — Nous parlions de... ce portrait.

LÉONARD. — Devant moi, François ne peut exprimer franchement son opinion. Cependant, il me serait précieux de la connaître, étant donné l'intérêt qu'il vous témoigne.

LISE. — « Le génie de maître Léonard, m'a-t-il dit, saura traduire des merveilles que tout mon amour ne parviendrait pas à découvrir. »

LÉONARD. — Je l'espère. Mais mon œuvre ne résume certainement pas encore pour lui tous les aspects de sa souffrance.

LISE. — Il a en effet ajouté quelques mots dans ce sens.

LÉONARD. — Forcément. Ah ! vous ne pouvez concevoir les inquiétudes d'un amoureux.

LISE. — Peut-être puis-je les deviner.

LÉONARD. — Il voit celle qu'il aime : il est heureux. Elle part : l'esprit sourit encore à son image. Puis, peu à peu, il fait défiler chacun des mots qu'elle a prononcés, ses moindres gestes, et leur cherche des motifs. Il s'arrête d'ailleurs toujours aux plus pessimistes.

LISE. — Pourquoi ? Si l'amour traînait toujours le désespoir après lui, le retour du printemps ne ferait pas tant chanter les oiseaux.

LÉONARD. — Les oiseaux n'ont pas d'imagination. C'est elle surtout qui nous torture. Notre âge, notre aspect ou simplement notre timidité nous interdisent d'espérer. Alors, pour bercer notre chagrin, nous nous inventons des contes.

LISE. — Mais pourquoi ne pas déclarer ses sentiments ?

LÉONARD. — Quoi ! Risquer sur une faible chance d'anéantir notre espoir ? Tant que nous le conservons, la femme aimée peut vivre en nous, avec sa joie ou sa colère, sa bonté ou son dédain.

LISE. — Comme vous conservez toujours votre sang-froid !

LÉONARD. — Les sens sont terrestres. Mais la raison est en dehors des sens quand elle contemple. Ainsi, ce matin, je vois dans vos yeux une fièvre nouvelle...

LISE. — L'aviez-vous rêvée ?

LÉONARD. — Votre apparence, mon rêve et mon œuvre se contredisent, ils devraient pourtant se confondre. Je viens de corriger une touche qui me semblait inexacte, d'autres ont pris soudain une vigueur insoupçonnée. Ainsi ce portrait me murmure les secrets qu'il renferme. Saurai-je exploiter ses révélations ?

LISE. — Vous n'avez de passion que pour votre œuvre : vous lui donnez tout. Et vous m'apprenez que vous puisez en elle le meilleur de votre force.

LÉONARD. — C'est la première fois que je me passionne pour un portrait.

LISE. — Voilà qui semble plus flatteur.

LÉONARD. — Oh ! ne voyez pas dans mes paroles la moindre flatterie, mais la sincérité d'un artiste qui n'a jamais été ému ainsi.

LISE. — Seul en vous l'artiste est ému ?

LÉONARD. — L'homme, hélas ! a plus du double de votre âge.

LISE. — Votre cœur n'a-t-il pas conservé l'enthousiasme de la jeunesse ?

LÉONARD. — Mon cœur ! Mon cœur est une monture trop fringante pour le faible cavalier qu'est devenue ma carcasse. Si je le laissais s'élancer à sa guise, je serais tôt désarçonné.

Entre Salaï.

SCÈNE VII

LISE, LEONARD, SALAI

SALAÏ. — Voilà, maître ! Madame. Comme vous me l'avez fait demander, j'ai emmené la dame là-haut.

LÉONARD. — Je suis sûr que tu l'as entourée de tous les soins nécessaires.

SALAÏ. — Elle est installée comme une princesse : mollement étendue devant la fenêtre ouverte, elle chauffe au soleil ses jolies jambes.

LÉONARD. — Il ne serait pas bon qu'elle y reste longtemps exposée.

SALAÏ. — Je la surveille. Elle manque un peu de pudeur, elle est ravissante : vous pouvez compter sur moi.

LÉONARD. — Merci, Salaïno.

Sort Salaï.

SCÈNE VIII

LEONARD, LISE

Léonard peint un instant en silence.

LÉONARD. — Excusez mon silence, mais vous êtes si nouvelle aujourd'hui !

LISE. — Il n'est guère possible de conserver toujours une expression joyeuse, si ce n'est cette amabilité mondaine que vous m'avez interdite.

LÉONARD. — Elle cacherait vos sentiments, et ce sont eux que je veux peindre.

LISE. — Mes sentiments ! Eh bien, soyez heureux, vous me faites sourire.

LÉONARD. — Oui, mais d'un sourire amer, inconnu jusqu'à ce jour.

LISE. — Il n'en est que plus passionnant à étudier.

LÉONARD. — Il est tendu comme par le dépit.

LISE. — Je me sens gênée d'être ainsi dévisagée.

LÉONARD. — L'œil du peintre doit être sensible comme l'oreille du confesseur à qui l'on confie tout bas les péchés.

LISE. — Mais le confesseur entend seulement les fautes avouées. Il ne cherche pas à s'introduire comme vous parmi les pensées que l'on tait. Pourtant, la principale semble vous échapper. Parfois je me demande si vous êtes perspicace. Vous découvrez les trésors cachés, mais restez aveugle à ce qui est visible pour tous, même à ce qui vous est offert. Offert à vous seul... M'entendez-vous ?

LÉONARD. — Je vous demande pardon, je suis distrait, préoccupé.

LISE. — Préoccupé, dites-vous ! Ne serait-ce point par la dame dont nous a parlé Salaï ?

LÉONARD. — En ce moment, je ne pense qu'à vous.

LISE. — Pourtant ses jolies jambes vous hantent.

LÉONARD. — Oh ! c'est là une étude purement formelle. Le drapé surtout m'a intéressé. Mais je ne me suis jamais passionné pour cette statue.

LISE. — Cette statue !

LÉONARD. — Pourquoi cette surprise ?

LISE. — Oh ! rien.

LÉONARD. — Vous êtes-vous imaginé que je logeais une femme ici ?

LISE. — Je n'ai rien imaginé.

LÉONARD. — Votre dépit s'était crispé dans une expression jalouse...

LISE. — Jalouse, moi ! Et de qui ?

LÉONARD. — Mon âge m'interdit d'espérer que ce soit de moi.

LISE. — Toujours votre âge !

LÉONARD. — Oui, hélas ! J'étais fier de la sagesse qu'il m'apporte ; mais à présent, et chaque jour davantage, j'envie ces jeunes gens qui vous entourent.

LISE. — Aveugle !

LÉONARD. — Je donnerais toute ma science pour leur insouciante fraîcheur.

LISE. — Leur insouciance est-elle rassurante pour une femme, et leur fraîcheur n'est-elle pas celle de la bulle, légère parce qu'elle est vide, et irisée parce qu'elle reflète le soleil ? Oui, je sens la chaleur de leur enthousiasme, je sens danser leur désir autour de moi. Mais croyez-vous que cela me trouble ? Ne comprenez-vous pas combien...

Entre François.

SCÈNE IX

LISE, LEONARD, FRANÇOIS

FRANÇOIS. — Voici, madame, la miniature qui m'a été remise chez vous.

LISE. — Ma petite fille ! Choyer son enfant, l'élever donne à la vie un sens heureux. Tout le reste est déception. Ah ! François, je ne vous eusse jamais demandé de ranimer ce souvenir si je n'avais su votre délicatesse et votre amitié.

FRANÇOIS. — Je voudrais tant ne pas vous décevoir.

LISE. — Vous êtes peintre et vous adorez votre art, n'est-ce pas ?

FRANÇOIS. — De toute mon âme.

LISE. — Cependant, en dessinant, c'est à moi que vous penserez ?

FRANÇOIS. — Constamment. Votre enfant vous ressemblait déjà, et cette ressemblance accentuée me la fera peindre avec plus d'amour.

LISE. — Je suis sûre que ce portrait sera un chef-d'œuvre, et pourtant vous ne m'oublierez pas pour cela.

FRANÇOIS. — Moi, vous oublier !

LISE. — Votre œuvre nous rapprochera davantage, et par elle vous me deviendrez plus cher encore. Merci.

Elle embrasse François. Il reste un instant comme foudroyé. Il sort en courant. Lise reprend la pose avec un air de défi.

SCÈNE X

LISE, LÉONARD

LÉONARD, *pour lui-même.* — Le triomphe. Le triomphe de la femme. *(Un instant, il peint en silence.)* Aimez-vous François ?

LISE. — Pourquoi ne l'aimerais-je pas ?

LÉONARD. — En effet. *(Pour lui-même :)* La cruauté.

LISE. — Et pourquoi cette question ? Seriez-vous jaloux ?

LÉONARD. — Jaloux ? Si j'ai encore l'âge d'aimer, je n'ai plus celui d'être aimé. De quoi ma jalousie s'autoriserait-elle ? Non, mais François m'a été confié. Il vous adore. Vous le savez. Si vous ne l'aimez pas, votre attitude à son égard est cruelle.

LISE. — De quel droit me jugez-vous ?

LÉONARD. — Du droit que me donnent mon devoir vis-à-vis de François et mes cheveux blancs.

LISE. — Oui, vous êtes vieux, mais les ans ne vous ont pas apporté la sagesse : vous vous êtes trompé tout à l'heure, vous avez encore, hélas ! l'âge d'être aimé, c'est celui d'aimer que vous n'avez plus. L'affection paternelle que vous portez à François, est-ce de l'amour ? Votre passion pour votre art, est-ce de l'amour ? Non, si vous étiez sincère avec vous-même vous sauriez que ce sont là des dérivatifs et des excuses. Et parce que vous ne pouvez plus éprouver de passion pour une femme, vous adorez un portrait. Vous l'avez peint. Voilà la raison de votre adoration, elle satisfait votre égoïsme, votre orgueil. Mais, si vous avez noté tous mes changements d'expression, ce tableau doit refléter l'image d'un monstre. Et mon sourire n'a-t-il pas disparu, ce sourire, votre constant souci ?

LÉONARD. — Il s'affirme au contraire, enrichi de sentiments dont je ne vous croyais pas capable, jusqu'à la haine.

LISE. — Oui, j'ai appris la haine : c'est cette toile que je hais.

Elle se lève.

LÉONARD. — Asseyez-vous. *(Devant son autorité, elle obéit.)* La surprise. La crainte. La soumission.

Il continue à peindre en silence, accablé.

LISE. — Vous avez cru, parce que je me suis assise, que je me soumettais à votre bon vouloir, que j'abdiquais ma volonté. Détrompez-vous. Si je suis restée, c'est seulement pour voir jusqu'où pourrait atteindre votre mépris de tout ce qui n'est pas vous ou votre ouvrage. Je suis un être vivant, maître Léonard, et non pas un cadavre à disséquer. Je suis une femme et non une statue, une femme belle et désirable si j'en crois les regards de ces jeunes gens que vous dites envier. Vous m'avez demandé si j'aimais François ? Oui, je l'aime ! Dès demain il viendra chez moi, il fera mon portrait. Il n'a pas votre réputation, votre génie. Mais lui saura aimer son modèle, et son œuvre restera pour moi un merveilleux souvenir. A la vôtre, vous avez donné tout ce que j'attendais de vous. Elle a été ma rivale : je la déteste. Puisque c'est elle que vous aimez, gardez-la. Moi, je pars. Adieu.

LÉONARD, *qui a fini depuis un moment.* — Au moins regardez-la. *(Lise, dans son mouvement de départ, se trouve face à face avec le portrait. Elle s'arrête comme foudroyée. Elle chancelle. Léonard la soutient, la serre contre lui, lui caresse les cheveux. Puis désignant le portrait.)* Voilà mes mots d'amour, à moi !

Lise sanglote, abandonnée dans les bras de Léonard qui l'embrasse doucement pendant que, lentement, se ferme le

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LEONARD, LISE

Au lever du rideau Léonard est en train de peindre. Lise est étendue sur le canapé dont le dossier la cache à peu près entièrement. Nous voyons sa tête ; et un bras, une épaule, un genou, par exemple, nous indiquent qu'elle pose nue. Le célèbre portrait est voilé d'un linge noir. L'atelier est rangé.

LÉONARD. — La pose n'est-elle pas trop fatigante ?

LISE. — Non, mais il va me falloir l'abandonner quand même, il est tard.

LÉONARD. — Hélas !

LISE. — Es-tu content des progrès de ton travail ?

LÉONARD. — Le bras droit m'inquiétait hier : il était froid. Le sang commence à y couler. Mais, je ne me fais pas d'illusion : cette toile ne transcrira jamais l'émotion que j'éprouve devant toi. Ma passion a créé ce portrait, désormais elle s'apaise en toi.

LISE. — Aussi je ne suis plus jalouse de ta peinture. Il y a trois mois je haïssais cette image, aujourd'hui elle m'est chère. C'est à travers elle que tu m'as aimée. Je suis navrée de la voir prisonnière derrière ce voile.

LÉONARD. — Cet emprisonnement est notre sauvegarde. Pour tout le monde ce linge noir cache une erreur, une imperfection que je rougirais de laisser voir, que je corrige difficilement, lentement. Ce qui justifie des séances de pose longues et secrètes dans cet atelier.

LISE. — Pourquoi est-il à présent si bourgeoisement rangé ?

LÉONARD. — Ne l'as-tu pas voulu ?

LISE. — Te l'ai-je demandé ?

LÉONARD. — Non, c'est vrai, jamais.

LISE. — Tu y accumulais en désordre les instruments du savoir. Aujourd'hui notre amour suffit à nourrir et à protéger ton génie. Tes livres sont devenus inutiles.

LÉONARD. — Non, lorsque je suis seul, quand je t'attends, y a-t-il meilleure distraction pour moi que mes recherches ?

LISE. — A quoi servent tes expériences ?

LÉONARD. — A quoi sert l'enfant qui vient de naître ?

LISE. — Tu n'as plus à chercher, puisque nous nous sommes trouvés. Tu n'as plus besoin d'être un savant, tu es mon amant. Et cela est assez.

LÉONARD, *rejetant ses pinceaux.* — Ma vie passée n'avait-elle qu'un but : attendre et pressentir ta beauté ?

LISE. — Lorsque tu m'as vue, l'artiste en toi avait tué l'homme, et au lieu de me prendre dans tes bras tu as fait mon portrait.

LÉONARD. — Désormais, même comme peintre, ce portrait ne me suffit plus. Il te décrit telle que tous peuvent te voir.

LISE. — Et tu préfères me montrer à tous, telle que je suis pour toi seul !

LÉONARD. — Si tu as posé nue pour moi, les autres l'ignorent. Ainsi ce tableau ne te dévoile pas. Mais il crie mon bonheur. Entends-le : Léonard vient de naître, il a découvert l'amour. Il est plus jeune qu'un enfant et pourtant plus âgé qu'un vieillard. Comme Dieu. Et je le sais maintenant, ce n'est pas Dieu qui nous a créés à son image, c'est l'amour qui a donné à Dieu une face humaine. Qui donc es-tu et qui suis-je pour que dans notre mutuelle passion j'aperçoive la naissance du monde ?

LISE. — Qui nous sommes ? Des amants, tout simplement. Selon toi notre amour te ferait l'égal de Dieu. Il t'a en vérité ramené sur la terre des hommes.

LÉONARD. — Nous ignorons leur morale.

LISE. — Je ne connais qu'une règle de morale : aime. Aimer répand le bonheur autour de nous.

LÉONARD. — Alors, le monde entier doit être heureux.

Il l'embrasse.

LISE. — Il est temps que je m'habille. Tes élèves peuvent rentrer d'un moment à l'autre. *(Elle se lève en se drapant dans une étoffe posée sur le canapé.)* A ton avis, seront-ils longtemps dupés par le petit stratagème que nous avons imaginé pour les tenir éloignés ?

LÉONARD. — Ce n'est pas la première fois que je mettrais des mois ou même des années à parachever une toile. Ils le savent.

LISE. — Jamais tu ne t'étais caché.

LÉONARD. — C'est aussi mon premier portrait ! Et puis, qu'importe ! Qu'ils pensent ce qu'ils voudront. Ils soupçonnent peut-être la vérité, mais sans preuve.

LISE. — Le doute n'est-il pas souvent plus pénible qu'une certitude ?

LÉONARD. — D'où vient que tu t'en inquiètes ?

LISE. — Pour Salaï, Boltraffio, César même, leurs opinions me sont indifférentes. Je serais heureuse qu'ils ignorent tout, car j'aime notre secret pour lui-même, mais je serais fière qu'ils le sachent. Et qu'ils le crient. Pour que toutes les femmes m'envient.

LÉONARD. — Alors ?

LISE. — Il y a François. Il m'aime.

LÉONARD. — Tu n'avais pas tant de scrupules il y a trois mois. Je me souviens même de te l'avoir reproché.

LISE. — Oui, mais à présent je suis heureuse ; le bonheur facilite la générosité !

LÉONARD. — Tu ne veux pas blesser François ? Moi non plus. Mais il n'a aucun soupçon. J'en suis convaincu. Depuis quelque temps il travaille dans l'enthousiasme et dans la joie.

LISE. — C'est pourquoi je crois au succès du portrait que je lui ai commandé. Et je puis enfin lui montrer mon affection, car je ne sens plus aucune gêne auprès de lui.

LÉONARD. — Son réconfort aura été un des bienfaits de notre amour.

LISE. — Je vais m'habiller.

Elle sort. Léonard range l'atelier et remplace sur le chevalet le nu par le portrait voilé.

LÉONARD. — Lise ! j'entends du bruit en bas. Dès que tu seras prête, descends par le petit escalier. Je vais t'attendre au jardin.

Il sort.

SCÈNE II

FRANÇOIS, CÉSAR

Entre François en coup de vent, un mouchoir à la main. Il s'arrête, riant. César entre et tente de lui arracher le mouchoir. Ils se poursuivent.

CÉSAR. — Rends-moi ce mouchoir.

FRANÇOIS. — Pas avant que tu m'aies dit pourquoi tu l'as dérobé à Cœcilia ?

CÉSAR. — Pour le lui rapporter. J'ai volé là un excellent prétexte de rendez-vous.

FRANÇOIS. — Et tu crois que je vais être complice de tes ruses ?

CÉSAR. — Tu refuses de me le rendre ?

FRANÇOIS. — Oui.

CÉSAR. — Tricheur !

FRANÇOIS. — Tu me félicites des tours que je joue aux autres, mais tu n'aimes pas ceux dont tu es victime.

CÉSAR. — François, le pur et le rêveur s'assimile aux vauriens les plus débauchés de Florence ! N'es-tu pas honteux ?

FRANÇOIS. — Et pourquoi ? La vie est courte. Il faut en profiter.

CÉSAR. — Je ne te croyais pas capable d'exprimer aussi platement une philosophie aussi vulgaire.

FRANÇOIS. — N'est-ce pas la tienne ?

CÉSAR. — Dire à ton âge que la vie est courte est un blasphème.

FRANÇOIS. — La mort ne m'effraie pas. Après une vie bien remplie, mourir est une joie.

CÉSAR. — J'en connais que je préfère.

FRANÇOIS. — Moi aussi. Une bonne bouteille par exemple. Je te rends le mouchoir si tu m'en paies une.

CÉSAR. — Tu es suffisamment gris.

FRANÇOIS. — J'ai plus chanté et ri que bu. C'est Salaï qui est ivre.

CÉSAR. — Oh ! Oui ! Dans quel état va-t-il revenir ?

FRANÇOIS. — Alors, d'accord pour la bouteille ?

CÉSAR. — D'accord !

FRANÇOIS. — Tiens, le voilà ton mouchoir.

CÉSAR. — Je te ferai boire jusqu'à t'enivrer... Mais seulement le jour où nous fêterons ta prochaine liaison.

FRANÇOIS. — Tricheur.

CÉSAR. — Chacun son tour. Mais sérieusement, François, pourquoi refuses-tu de prendre une maîtresse ?

FRANÇOIS. — Parce que je n'en ai pas envie.

CÉSAR. — Longtemps j'ai cru à une manœuvre habile de ta part : montrer à toutes du dédain pour que chacune te caresse. Mais lorsque les beautés les plus réputées de Florence te recherchent tu ne fixes ton choix sur aucune d'elles.

FRANÇOIS. — Il n'y a pas eu le moindre calcul dans mon attitude. Toutes ces filles me plaisent et leur impudeur augmente ma confiance en moi. Mais de là à... J'aime ailleurs, tu le sais.

CÉSAR. — Tu es toujours amoureux ?

FRANÇOIS. — Oui.

CÉSAR. — Ce même amour qui faisait de toi un compagnon lugubre te rendrait maintenant joyeux ?

FRANÇOIS. — Mais oui !

CÉSAR. — Maintenant précisément où... Ah ! je ne comprends plus.

FRANÇOIS. — Pourquoi ? Tu m'as fait toi-même remarquer combien Lise devenait plus affectueuse envers moi.

CÉSAR. — C'est vrai, mais...

FRANÇOIS. — Alors ? Tu la croyais amoureuse de maître Léonard ? C'était peut-être vrai. Mais qu'aimait-elle en lui, l'homme ou l'artiste ? La réponse n'est pas douteuse. Elle a pris son admira-

tion pour de l'amour. Mais, à partir du jour où son admiration faiblit, que peut devenir cet amour, je te le demande ?

CÉSAR. — Quelle preuve as-tu que...

FRANÇOIS. — Maître Léonard a raté son portrait. Il n'ose même plus nous le montrer.

CÉSAR. — Tu crois ?

FRANÇOIS. — Oh ! Que de fois j'ai eu envie d'arracher ce voile noir pour mesurer mes raisons d'espoir !

CÉSAR. — Tu n'y as pas touché ?

FRANÇOIS. — Non. Plus le temps passe, plus ma certitude s'affermit. Et plus ma curiosité s'apaise.

CÉSAR. — Mon pauvre petit.

FRANÇOIS. — Et crois-tu que ce nu peut apporter quoi que ce soit à la gloire du patron ? Vois ces incertitudes, ces longues recherches, qui aboutissent à de beaux morceaux de peinture, mais sans vie et sans âme. Je m'en veux parfois de ma joie égoïste et je plains maître Léonard de cette stérilité, il en souffre sûrement ; mais pense, pense, César, que moi j'ai réussi ! N'est-elle pas belle l'image que je peins de cette enfant ?

CÉSAR. — Très belle.

FRANÇOIS. — Le patron lui-même la trouve admirable. Oh ! je ne me donnerai pas le ridicule de me comparer à un génie tel que maître Léonard. Mais je suis jeune, je suis beau, les regards des plus jolies filles de Florence me le disent et j'ai du talent. Alors, toutes les chances ne sont-elles pas de mon côté ?

CÉSAR. — Donc, tu espères toujours ?

FRANÇOIS. — Sinon, crois-tu que je pourrais vivre ?

CÉSAR. — Allons, pas de grands mots !

FRANÇOIS. — Se peut-il qu'une telle intimité nous lie et que tu me connaisses si mal ?

CÉSAR. — Ton exaltation m'étonne toujours. Mais tu sais mon affection pour toi et combien je désire te voir heureux. Aussi, je voudrais te mettre en garde : si jamais tu entendais dire...

On entend chanter en coulisse.

FRANÇOIS. — Voilà Salaï. Il n'y a que lui pour chanter aussi faux.

SCÈNE III

FRANÇOIS, CÉSAR, SALAI

SALAÏ. — C'est moi !

CÉSAR. — En voilà une heure pour arriver !

SALAÏ. — Si l'on n'a plus le droit de s'amuser maintenant ?

FRANÇOIS. — Nous ne nous en privons pas ! Sans pour cela oublier le travail.

SALAÏ. — Le travail vous plaît, à vous, parce que vous avez du talent. Moi, j'essaie d'oublier que je n'en ai pas.

CÉSAR. — Tu te calomnies. Je suis sûr que si tu es resté plus longtemps à la taverne c'est pour te documenter. Ne médites-tu pas une grande composition représentant un banquet ?

FRANÇOIS. — Ou une orgie antique ?

SALAÏ. — C'est cela ! Moquez-vous de moi ! Je me contente de ce qui est à ma portée.

CÉSAR. — Tu cherches ton inspiration où tu peux.

FRANÇOIS. — Il avait tout à l'heure deux filles ravissantes sur les genoux.

CÉSAR. — Sans oublier celle qui se penchait par-dessus son épaule pour l'embrasser en lui servant à boire. Ce doit être une Vénus qu'il veut peindre. Il va emprunter des éléments à toutes les catins qui lui inspirent du désir. Ainsi il composera une déesse dont l'amour sera l'âme. Non, je t'assure, je ne plaisante pas. C'est là une excellente méthode. Quoi que nous voulions entreprendre, il faut nous adresser à la nature : elle s'y connaît ! Continue donc, Salaï, continue à apprendre... l'anatomie.

FRANÇOIS. — N'oublie pas les leçons de maître Léonard : dans le silence de la nuit, dessine en ta mémoire le contour des formes vues le jour ou... inversement.

SALAÏ. — Ne vous fatiguez pas tous les deux ! Si je commettais la folie de vouloir peindre une Vénus, je ferais comme le patron, je la dessinerais d'après nature. C'est encore le plus simple.

FRANÇOIS. — Là, tu te trompes. Maître Léonard a accumulé tant de connaissances qu'il n'a plus besoin de modèle. Vois ce nu, aucune femme ne pénètre ici.

SALAÏ. — Sauf une, oui : Lise.

FRANÇOIS. — Mais elle, c'est pour son portrait.

SALAÏ. — Tu y crois, toi, à l'histoire du tableau raté ?

CÉSAR. — Oui, il y croit, comme nous tous.

SALAÏ. — Quoi ? Mais regarde ce bras, n'a-t-il pas exactement le galbe de celui de ta bien-aimée ?

FRANÇOIS. — En effet !

CÉSAR. — La retouche y est fraîche. Peut-être maître Léonard a-t-il profité de la présence de Lise ce matin et lui a-t-il demandé de poser pour ce bras qui ne le satisfaisait pas.

SALAÏ. — Et ainsi de tout le reste ! La meilleure preuve, c'est qu'elle ne porte plus jamais la robe du portrait.

CÉSAR. — Quelle importance si l'erreur est dans le visage ou dans les mains ?

SALAÏ. — César, je ne te comprends pas : c'est toi qui le premier m'as fait remarquer...

FRANÇOIS. — César ! Dis-moi la vérité.

CÉSAR. — Laisse, mon petit ! tu vois bien qu'il est ivre !

SALAÏ. — Ah ! non. J'ai beaucoup bu, je le sais, mais pas au point d'être devenu idiot. Je vous dis, moi, que c'est Lise qui est là nue devant nous.

CÉSAR. — Tais-toi donc !

FRANÇOIS. — Ignoble !

CÉSAR. — François !

SALAÏ. — Il vaut mieux pour elle être la maîtresse du patron que la tienne, si l'image de son corps suffit à te rendre fou.

FRANÇOIS. — Rétracte, rétracte tout de suite.

SALAÏ. — Je ne vais pas mentir pour te faire plaisir.

CÉSAR. — Ne te tairas-tu pas !

FRANÇOIS. — Alors, c'est donc vrai ?

CÉSAR. — Voyons, François...

FRANÇOIS. — Non, laisse.

Il sort en courant.

SALAÏ. — Évidemment, c'est vrai.

CÉSAR. — François ! *(A Salaï :)* Imbécile !

Il sort en courant derrière François.

SCÈNE IV

SALAI, puis LEONARD

SALAÏ, *seul.* — Imbécile ? Pourquoi ? Parce que j'ai dit... Oh ! tout le monde le sait. Il vaut mieux qu'il l'apprenne maintenant ; il a pris goût aux joies faciles, elles le consoleront vite. Et puis, ils m'ont agacé tous les deux avec leurs taquineries ! C'est vrai. Non, ce n'est pas vrai. Je me cherche des excuses. A jeûn déjà cette dissimulation me pesait. Mon ivresse, quelle aubaine ! Les phrases m'échappaient, pourtant je me répétais sans cesse : « tu tortures ton meilleur ami. » Le sang de sa douleur m'excitait à l'achever. J'ai été lâche comme un soldat victorieux ! Ah ! que la parole est donc vorace ! Nous l'enchaînons, elle nous dévore ; libérée, elle déchire les autres. François pourra-t-il jamais me pardonner ? Oh ! Il le faut : je ne pourrais pas supporter son mépris. Ah ! non, non.

Léonard est entré.

LÉONARD. — Eh bien, Salaï ! Tu parles tout seul ? Tu sembles furieux.

SALAÏ. — Oui, maître, contre moi-même.

LÉONARD. — Quelle folie as-tu encore imaginée qui se retourne contre toi ?

SALAÏ. — Je ne peux pas vous l'expliquer. Non, je ne peux pas.

LÉONARD. — Allons, pas d'enfantillage !

SALAÏ. — Je sais bien qu'il faudra tout vous dire. Ce sera ma punition. Et puis, vous seul pouvez consoler François.

LÉONARD. — François ?

SALAÏ. — Oui, je lui ai expliqué... au sujet du tableau.

LÉONARD. — Que lui as-tu expliqué ? Sois clair, voyons.

SALAÏ. — Je croyais qu'il savait, comme nous tous. Oh ! non, voilà encore que je mens. J'étais certain qu'il ne savait pas.

LÉONARD. — Qu'est-ce qu'il ne savait pas ?

SALAÏ. — Que... enfin... oui, vous... vous et... que vous exécutiez cette figure d'après nature.

LÉONARD. — Qu'en sais-tu toi-même ? Et François ?

SALAÏ. — Il s'est sauvé. César a couru après lui en me traitant d'imbécile.

LÉONARD. — Il est trop indulgent. Tu es une brute malfaisante. Ah !

SALAÏ. — Ils m'avaient exaspéré. Et puis, j'avais un peu bu.

LÉONARD. — Naturellement.

SALAÏ. — Oh ! Si je poussais François à boire pour qu'il oublie ? Il aime le vin. Et lorsqu'il sera ivre, j'essaierai de le jeter dans les bras d'une fille. Pour peu qu'elle soit habile, elle se l'attachera... et il sera vite consolé.

LÉONARD. — La femme de ses rêves ne peut être chassée de son esprit par une catin.

SALAÏ. — Il a beaucoup changé depuis quelque temps. Il nous accompagne tous les jours à la taverne.

LÉONARD. — Une âme ne se modifie pas dans la corruption du corps.

SALAÏ. — Alors ?

LÉONARD. — Ne pouvais-tu pas te taire ?

SCÈNE V

LEONARD, SALAI, CESAR, FRANÇOIS

César entre, portant dans ses bras François inanimé.

LÉONARD. — Qu'est-il arrivé ?

CÉSAR. — Ce n'est rien. *(A Salaï :)* Aide-moi à l'étendre.

LÉONARD, *qui examine François comme le ferait un médecin.* — Non, en effet, ce ne sera rien. Salaï, va chercher une serviette, de l'eau et un flacon d'alcool.

Sort Salaï.

CÉSAR. — Je boirai moi-même volontiers un peu d'alcool. J'ai eu peur.

LÉONARD. — Raconte vite avant qu'il ait repris connaissance.

CÉSAR. — Que vous a dit Salaï ?

LÉONARD. — Tout. Va.

CÉSAR. — J'ai descendu l'escalier comme un fou. Aussitôt hors de la maison, j'ai aperçu François. Sa course était ralentie par la foule dense aujourd'hui à cause du marché qui peuple les bords de l'Arno. J'ai pu le rejoindre. Je l'ai attrapé par le bras. Mais j'étais essoufflé. Il m'a tôt fait lâcher prise. Par bonheur, notre courte lutte et mes cris avaient alerté les passants, et lorsqu'il a voulu se jeter dans le fleuve, des poignes solides et décidées sont parvenues à l'en empêcher. Je l'ai rejoint de nouveau. Mais il refusait de m'écouter. Pour abréger le scandale et le sauver malgré lui, je l'ai étourdi d'un coup violent. J'ai pu alors le rapporter. Voilà.

LÉONARD. — Merci, César. Plus tard il te remerciera lui-même. *(Salaï est revenu. Léonard soigne François. Salaï lui tend un gobelet.)* Tout à l'heure.

CÉSAR. — Donne.

LÉONARD. — Il reprend connaissance. *(César se précipite, oubliant Salaï qui vide le gobelet.)* Maintenant tu peux lui offrir à boire. *(Salaï remplit le gobelet.)* Un peu d'alcool ?

François fait signe que non. Salaï, de nouveau, vide le gobelet d'un trait et le remplit encore.

CÉSAR, *à François.* — Alors ?

FRANÇOIS. — Tu ne m'en veux pas ?

CÉSAR. — De ce que je t'ai assommé ? Je te le pardonne bien volontiers.

LÉONARD, *à François.* — Ne parle pas. Repose-toi encore un peu. Et vide ce gobelet avant que Salaï ait tout bu.

SALAÏ. — Je suis une brute.

Il se jette à genoux.

CÉSAR, *le relevant.* — Allez, allez. Ce n'est pas le moment de le fatiguer. Tu le verras plus tard, quand tu seras dégrisé.

Ce disant il a poussé Salaï, qui grogne des mots inintelligibles, et l'a fait sortir. Il sort avec lui.

SCÈNE VI

LEONARD, FRANÇOIS

LÉONARD. — Alors, mon petit ? Non, ne dis rien. C'est moi qui vais parler. Ne t'inquiète pas, je ne t'adresserai pas le moindre reproche, et pourtant tu m'as peiné profondément. C'est moi qui dois te demander pardon. Oui, je t'ai menti. Je t'ai menti, ou plutôt je t'ai caché, comme aux autres, notre secret. Je leur ai menti pour protéger notre bonheur, à toi pour t'épargner de souffrir. Mais le mensonge est toujours plus cruel que la vérité, et le mien a failli te tuer ! Mon petit... Je ne comprends pas. Tout à l'heure encore Lise et moi nous nous réjouissions de ta gaîté. Tu ne t'amusais pas pour t'étourdir, pour oublier ? Non, n'est-ce pas ? Nous te croyions convalescent, près de guérir. Et ton geste, brusquement, nous condamne.

FRANÇOIS. — Quel droit aurais-je de vous juger ? Non. Seulement, mes dieux se sont incarnés. Mon imagination est seule fautive. Oh ! je sais, je devrais me réjouir de votre mutuelle tendresse, puisque non seulement je vous aime tous les deux, mais qu'en vous se limite mon univers. Je le devrais, mais je ne le peux pas.

LÉONARD. — Ne ravive pas toi-même ta souffrance.

FRANÇOIS. — Vous me croyez jaloux ? Non, maître, non, je suis malheureux, tout simplement. Elle, je voulais l'approcher comme une idole ; vous, je rêvais de vous imiter...

LÉONARD. — Ton idole n'est-elle pas depuis trois mois plus rayonnante ? Et moi j'ai retrouvé une force nouvelle.

FRANÇOIS. — Vous, dont on citait le nom comme celui d'un autre Archimède, vous avez abandonné vos études.

LÉONARD. — Je me consacre momentanément à la seule peinture.

FRANÇOIS. — Oui, à ce nu, à cette Léda. En êtes-vous satisfait ? Non. Ce n'est pas possible. Vous vous êtes contenté de reproduire la qualité d'une chair, le grain d'une peau. Vous qui nous enseignez à découvrir chez le criminel son innocence de jadis, ne deviez-vous pas, même dans un sujet aussi sensuel, nous faire percevoir la pureté ?

LÉONARD. — Tu es un élève attentif !

FRANÇOIS. — Je ne suis qu'un miroir de vos propres pensées. Ne voulez-vous plus peindre l'âme à travers les mouvements du corps ? Si ce corps reflétait l'âme de Lise, ne l'y aurais-je pas immédiatement reconnue ? Tout au moins les révélations de Salaï auraient arraché d'un coup la confiance qui m'aveuglait. Au contraire, j'ai douté encore, résisté avant d'admettre la vérité.

LÉONARD. — L'âme n'est pas répandue dans le corps, elle est dans le cerveau et s'exprime par le visage. Or sur cette étude la tête n'est volontairement qu'ébauchée.

FRANÇOIS, *désignant successivement les deux toiles.* — Je n'ai jamais soulevé ce linge noir. Je n'ai jamais vu ce portrait terminé. Pourtant je sais que cette tête ne pourrait s'accorder avec ce corps.

LÉONARD. — Qu'en sais-tu, toi qui me juges sur un tableau inachevé et affirmes tranquillement que je ne suis plus capable de peindre ? Mais regarde, regarde donc !

Il arrache le voile noir qui cachait le portrait.

FRANÇOIS. — Oh ! maître ! Pardon !... Pardon.

LÉONARD. — Non, mon petit, tu as raison. En vain je lutte contre toi, je défends mon bonheur contre ma propre certitude. Hélas ! la possession et l'œuvre d'art, ces deux succès possibles de l'amour, s'excluent l'un l'autre. Lorsque je terminai ce portrait, nous étions encore chastes. Devant Lise mon esprit s'arrête maintenant à son aspect et j'ignore la paix créatrice, car je ne cesse de la désirer. Cette toile ne vaudra jamais rien.

FRANÇOIS. — Vous n'avez pas perdu votre habileté !

LÉONARD. — Là où le travail de l'intelligence ne collabore pas avec celui de la main, il n'y a point d'artiste. Non, cette toile ne vaudra jamais rien ! *(Il s'arrête, contemple le nu, prend une brusque décision et brise le châssis sur lequel il l'a peint.)* Es-tu satisfait ?

FRANÇOIS. — Je suis bouleversé. Oh ! Qu'ai-je fait ?

LÉONARD. — N'aie pas de remords. Tu l'as dit tout à l'heure : tes paroles m'ont simplement placé devant un miroir et j'y ai lu la vérité. Toute la vérité. Je ne puis plus peindre.

FRANÇOIS. — Pourquoi ? Vous pouvez choisir d'autres sujets devant lesquels vous n'éprouverez pas la même gêne.

LÉONARD. — Je ne saurais m'y attacher, elle seule occupe ma pensée. Non. Je refuse de me mentir à moi-même. Il me faut choisir entre l'art et l'amour.

FRANÇOIS. — Après un tel chef-d'œuvre, vous avez droit à un éternel bonheur. Soyez heureux.

LÉONARD. — Mon petit ! Hélas ! ta générosité est inutile.

FRANÇOIS. — Non, non. Ne vous souciez pas de moi. Je vais partir, aller à Vaprio auprès de mes parents. Ce n'est pas vous que je fuirai, c'est moi-même. Je fuirai le François florentin pour retrouver dans les jardins de la villa Melzi celui de mon enfance. Et celui-là reviendra vivre heureux auprès de vous.

LÉONARD. — Pars, tu as raison. Ce repos te sera salutaire. Mais ne t'attarde pas trop, j'aurai besoin de ta présence.

FRANÇOIS. — Croyez-vous ?

LÉONARD. — J'en suis sûr. Je t'ai dit à l'instant qu'il me fallait choisir. Mon choix est décidé. Je suis vieux, François. Lise ne peut plus m'aimer longtemps. Que me restera-t-il après ? Des souvenirs, la peine de t'avoir fait souffrir inutilement, et la perte de ma dernière consolation : le travail. Va, François, mon petit, pars tranquille. A ton

retour nous serons seuls. Et si Lise pouvait nous séparer, son portrait nous rapprochera. Sous son regard nous évoquerons nos anciens tourments sans amertume. Tu auras sacrifié les espoirs de tes vingt ans, moi, ma dernière joie. Pourtant, tu verras : la vie est belle de tout ce qu'elle nous donne, mais aussi de ce qu'elle nous refuse, dont nous pouvons peupler nos rêves. Et par-delà les joies oubliées nous atteindrons le vrai bonheur.

François. — Oui, nous serons heureux. Auprès de vous je travaillerai. Même si je n'ai pas de talent, mon cœur n'en sera pas moins, comme elle, une pierre dans l'édifice de votre œuvre. Grâce à vous je me survivrai ! Mon père !

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LEONARD, CESAR

Au lever du rideau Léonard est seul. Il écrit à une table surchargée comme aux premiers actes. Entre César.

César. — Bonjour, maître.

Léonard. — Ah ! c'est toi, César.

César. — Voilà bien longtemps que je n'avais revu cette table ainsi surchargée. Ce désordre me rappelle des souvenirs heureux.

Léonard. — J'ai travaillé cette nuit et ce matin comme je n'avais pu le faire depuis des mois.

César. — Oh ! ce croquis de la bataille d'Anghiari dont j'aimais tant la vie grouillante est tout maculé de chiffres.

Léonard. — J'avais des calculs à terminer, j'ai saisi le premier papier venu. Tant pis pour le croquis, c'est l'œuvre qui importe.

César. — Je vous retrouve, maître, tel qu'autrefois. Le travail en commun et le rire vont pouvoir de nouveau s'emparer de cet atelier.

Léonard. — Aucune femme n'aurait dû pénétrer ici.

César. — L'erreur fut de n'en admettre qu'une. Elle nous a forcément divisés. S'il en était venu plusieurs, nous leur aurions accordé à chacune un intérêt banal. Les Florentines sont toutes à peu près semblables. Peintres ou poètes, nous les déguisons en déesses, mais dans la vie elles sont moins nobles. Et c'est par là qu'elles nous plaisent. Nous les aimons pour leur beauté, nous les aimerions pour leur vertu, si nous y croyions, mais elles n'en ont que ce qu'il faut pour éloigner les importuns. Le difficile n'est pas de les séduire, mais de rompre.

Léonard. — Il est dur de faire de la peine à celles qui nous aiment.

César. — Non, cinq minutes de lâcheté suffisent : elles se taisent, parfois elles pleurent. Les plus terribles sont celles à qui nous sommes devenus indifférents, elles discutent, trouvent mille arguments pour se défendre, pour ne point subir la vexation d'une rupture qu'elles n'ont pas été les premières à décider. L'amour désarme nos maîtresses. L'amour-propre les transforme en dragons.

Entre Salaï.

SCÈNE II

LEONARD, CESAR, SALAI

Salaï. — Bonjour, maître.

Léonard. — Bonjour.

César. — Où étais-tu donc ? François te cherchait tout à l'heure.

Salaï. — Je suis allé jusque chez M^me^ de Gioconde.

Léonard. — Comment ?

Salaï. — J'ai cru bien faire en allant la prévenir de ce qui s'était passé hier. Je lui ai conseillé d'attendre le départ de François pour revenir ici.

Léonard. — Pour une fois tu as agi intelligemment.

Salaï. — Oh ! merci, maître.

Léonard. — Que t'a-t-elle dit ?

Salaï. — Pas grand-chose. Elle semblait très agitée.

Léonard. — Allez tous deux aider François dans ses préparatifs de voyage, Je vais écrire une lettre à son père, je la lui remettrai tout à l'heure.

Salaï. — Bien, maître.

César et Salaï sortent.

SCÈNE III

LEONARD, LISE, puis FRANÇOIS

Léonard se réinstalle à la table et commence à écrire. Entre Lise. Elle s'arrête, regarde autour d'elle.

Lise. — C'est moi, mon chéri.

Léonard. — Toi ! Salaï ne t'a-t-il pas demandé d'attendre, pour venir, le départ de François ?

Lise. — Les sentiments de François m'importent peu quand je suis inquiète des tiens. Je n'ai pu résister au désir de te voir. Je te craignais désemparé, malheureux...

Léonard. — Mais François...

Lise. — Oui, je sais, il a voulu mourir à cause de nous. Mais son geste n'était-il pas dicté plus par la jalousie que par la passion ? N'a-t-il pas cherché à nous séparer ?

Léonard. — Voilà bien une idée de femme ! Les meilleures sont incapables de concevoir la générosité.

LISE. — Comme tu me parles durement !

LÉONARD. — Tu calomnies François : chacune de ses paroles tendait à nous réunir.

LISE. — Comprends mon affolement. Ton attitude n'est pas faite pour le diminuer. Dès mon entrée le désordre où je te vois travailler pour la première fois m'a signifié ma condamnation.

LÉONARD. — Que dis-tu ?

LISE. — Crois-tu que je sois insensible ou aveugle ? Tu veux me quitter, n'est-ce pas ? Mais je t'aime ! Je ne veux pas te perdre sans avoir lutté, sans avoir défendu notre amour. Et je le sauverai parce que je sais que tu m'aimes.

LÉONARD. — C'est pour cela que nous devons nous séparer.

LISE. — Comment peux-tu prononcer cette phrase ?

LÉONARD. — J'ai beaucoup pensé, Lise. Pas à moi, ni à mon bonheur, mais à toi. Je suis vieux.

LISE. — Oh ! non, je t'en prie, ne répète pas ce mot : il m'exaspérait déjà il y a trois mois. Il est vide de sens. Est-ce un jeune homme que j'ai aimé? Tu es tel que je t'ai connu et désiré. J'ai adoré d'abord le grand druide que tu es et que tu resteras toujours.

LÉONARD. — Ce n'est pas la perte de ton cœur que je crains, ma souffrance ne me fait pas peur. Mais notre union est anormale. Non, laisse-moi parler : j'ai déjà si peu de courage. Le jour où tu es entrée ici pour la première fois tu pleurais. Tes larmes en coulant avaient emporté ta jeunesse et ton printemps ressemblait à un automne. Mon hiver lui était voisin. Au fur et à mesure que nous nous sommes rapprochés dans l'espace, nous nous sommes éloignés l'un de l'autre dans le temps. La joie t'a rendu tes vingt ans. J'ai vécu en quelques mois des années de bonheur. Ainsi nous avons rejoint tous deux nos âges véritables. J'ai celui d'être ton père, non ton amant. La science et l'expérience m'ont appris à obéir aux lois naturelles : la loi naturelle est que tu t'éprennes d'un homme jeune. Tu ne pourras longtemps t'y soustraire. Je te l'ai dit, notre amour est anormal.

LISE. — Cela pourrait être vrai pour tout autre que pour toi. Tu n'es pas un homme ordinaire : tu as du génie.

LÉONARD. — Le génie lui-même naît de la nature et ne peut transgresser ses règles.

LISE. — Tout cela tu le savais avant de me connaître, et pourtant...

LÉONARD. — J'ai eu tort de l'oublier.

LISE. — Notre union est naturelle puisque nous nous aimons ! Tu m'as dit un jour : l'imagination détruit le bonheur des amants. Tes raisonnements vont tuer le nôtre. Si tu veux suivre la loi de la nature, écoute tes sentiments, non ta raison.

LÉONARD. — Elle a toujours commandé ma vie.

LISE. — Eh bien, qu'elle continue ! Raisonnons ensemble, veux-tu ? Je sais, tu ne peux plus peindre. Mais la peinture était-elle pour toi un but ou seulement un moyen d'expression parmi d'autres ? Tu as travaillé cette nuit ? Est-ce la décision de rompre notre union qui te l'a permis ? Non, n'est-ce pas ? Ce qui t'a donné le goût et la force de reprendre tes recherches, c'est la destruction de ce tableau. Son imperfection te tracassait. Mais l'astronomie, la physique, l'architecture, la botanique et tant d'autres sujets d'études qui te passionnaient naguère exigent-ils notre séparation ? Au contraire. Tu m'aimes ! Si tu me quittes, tu souffriras ; cette souffrance ne nuirait-elle pas à ton travail ? Elle ne laisserait pas à ton esprit la sérénité nécessaire pour méditer, pour inventer.

LÉONARD. — Comme tu discutes ! Si ton amour était demeuré tel qu'aux premiers jours aurais-tu la lucidité nécessaire pour trouver tant d'arguments précis ?

LISE. — Tu doutes de ma sincérité ?

LÉONARD. — Non, je sais que tu m'aimes encore. Mais pour combien de temps ? Je suis déjà meurtri, amputé de ma peinture. Et si tu me vois faible devant toi, un jour viendra où tu ne pourras me pardonner ta victoire.

LISE. — Jusque-là, mon chéri, jusque-là nous pouvons encore être heureux.

LÉONARD. — Il n'est pas pénible de mourir d'un coup, mais attendre longuement la mort est une torture. Pourrais-je connaître le bonheur avec la constante certitude qu'un jour tu me quitteras, me laissant, après cette agonie, amoindri, désespéré, stérile ?

LISE. — Tu hésites devant ta souffrance et tu disais ne penser qu'à moi. Egoïste ! Pourquoi m'avoir rendu la vie si c'est pour me la reprendre ? Tu m'as aimée à travers mes larmes. Celles que je verse aujourd'hui sont plus amères encore. Ne suis-je pas telle que je suis entrée pour la première fois dans cet atelier ? Je ne te demande plus de m'écouter. Regarde-moi seulement.

LÉONARD. — Lise !

LISE, *se jetant à genoux et le pressant contre elle.* — Sens ma chaleur contre toi. Tu as besoin d'elle pour réchauffer ton cœur. La mort ne peut travailler. Et moi je suis la vie, je suis ta vie. Ah !

Elle sanglote.

LÉONARD. — Je t'aime, Lise, je t'aime et je suis sans forces devant tes pleurs.

LISE. — Ne crains rien. Notre amour était en danger. Nous ne le savions pas. Désormais nous le soignerons comme un enfant délicat, nous le protégerons. Rien ne pourra plus l'atteindre, et ces instants atroces n'auront pas été vains.

LÉONARD. — C'est une folie.

LISE. — C'est la sagesse.

LÉONARD. — Je suis lâche.

LISE. — Je suis heureuse.

Un temps.

LÉONARD. — Lise, ma chérie.

LISE. — Oui ?

LÉONARD. — Il vaut mieux que tu partes pour ne pas rencontrer François. Tu pourras revenir aussitôt après son départ.

LISE. — Tu as raison, il ne doit pas me voir ainsi. Mais quel prétexte reste-t-il à ma présence dans ta maison maintenant que ce tableau est découvert, que tous le savent terminé ?

LÉONARD. — Les seuls qui le savent connaissent déjà notre amour.

LISE, *se rajustant devant le miroir.* — C'est vrai. Heureusement que je ne pose plus pour toi, je suis affreuse.

LÉONARD. — Mire-toi plutôt dans ce portrait : tu t'y verras éternellement souriante.

LISE. — Que dis-tu ?

LÉONARD. — Méfie-toi des miroirs. Ils sont impitoyables. Hélène de Troie, voyant dans le sien les rides creusées par les années sur son visage, dut éclater en sanglots et se demander pourquoi elle avait été enlevée deux fois.

LISE. — Je vais vieillir !... Je vais vieillir et chaque jour cette toile te dira : « Regarde comme elle enlaidit. » Bientôt tu ne m'aimeras plus.

LÉONARD. — Bien des peintres ont fait le portrait de leur femme et ont continué à vivre heureux avec elle.

LISE. — Peut-être ! Mais une épouse a pour défendre son bonheur des armes qui me manquent. Je ne suis que ta maîtresse. Ni les soins dévoués, ni la tendresse, ni les longs soirs peuplés de souvenirs ne viendront remplacer ton désir. Et même si tu n'aimes personne d'autre j'aurai toujours une rivale.

LÉONARD. — Une rivale ?

LISE. — Elle. Elle, immuable et parfaite.

LÉONARD. — Elle c'est toi, telle que je t'ai vue.

LISE. — Non, ma bouche n'a pas tous les sourires qu'a découverts et peints ton génie : il n'y a que des baisers sur mes lèvres. C'est d'elle que tu es amoureux, avoue-le. Oh ! je l'avais compris il y a longtemps ! Dans tes bras je l'ai oublié. Et pourtant hier encore tu me l'as dit ! Ce n'est pas là mon portrait, c'est l'image de ton premier amour pour moi. Et regarde-la, elle me nargue ! Elle me crie : « Va-t'en, c'est moi qu'il aime ; c'est moi qu'il cherchait à posséder en toi, tu n'as été qu'un accident, qu'un prétexte ! »

LÉONARD. — Lise !

LISE. — Oh ! je lui ressemble encore, et peut-être de temps en temps croiras-tu la reconnaître en moi. Mais tu te tromperais ! Et tu le sais !

LÉONARD. — Voyons, Lise, calme-toi. Veux-tu que, comme l'autre, je détruise ce panneau ? Ainsi je tuerais ta rivale.

LISE. — Pour que nous vieillissions comme deux complices ! Elle habiterait tous nos silences !

LÉONARD. — Alors ! Tu avais commandé ce portrait : emporte-le. Si je ne le vois plus...

LISE. — Ton imagination l'embellirait encore. Cette hypocrisie serait une lâcheté inutile, et tellement indigne de nous ! Si nous sommes unis, c'est qu'aucun mensonge ne nous sépare. Restons du moins sincères. Tout à l'heure seuls tes sens ont cédé à mes larmes, n'est-ce pas ?

LÉONARD. — Oui.

LISE. — Tu vois ! Non. Garde-la. Sois à elle. Elle seule peut être le modèle des madones dont tu m'as tant parlé et dont rêvait ta jeunesse. Et j'en suis fière. *(François est entré en tenue de voyage et chargé de bagages. Lise, qui silencieusement a gagné la porte, lui fait signe de se taire. Bas à François :)* Restez ! Votre affection lui sera nécessaire.

François va s'agenouiller près de Léonard.

LÉONARD, *qui n'a pas cessé de regarder le portrait.* — Grâce à elle tu vivras dans ma mémoire et en sortiras pour te fixer sur ma toile, déesse, ange ou martyre, mais point femme. Lorsque dans une composition je retracerai une forme féminine ce sera moins un corps qu'une manifestation terrestre de ton âme. Et cette sérénité me permettra de travailler en paix à la gloire de Dieu. Mon pinceau traduira ma passion. Elle me survivra. Dans ses portraits successifs les visages retrouveront cet ovale parfait, leurs fronts, cette lumière. Je poserai sur leurs lèvres ce sourire. Et leurs yeux auront ce regard où, parce qu'il n'est terni d'aucune volupté, j'ai pu mettre tout l'amour du monde.

FRANÇOIS, *dans un sanglot.* — Tout l'amour...

LÉONARD. — Tout l'amour !

Lise est sortie.

RIDEAU

Lise. François.

Léonard. Lise.

6 FRANÇOIS. — *Vous prononcez mon nom et il ne me semble pas être le mien.* (ACTE III, SCÈNE IV.)

7 LÉONARD. — *Aimez-vous François ?* (ACTE III, SCÈNE X.)

8 LÉONARD. — *Là où le travail de l'intelligence ne collabore pas avec celui de la main, il n'y a point d'artiste.* (ACTE IV, SCÈNE VI.)

9 LISE. — *Pourquoi m'avoir rendu la vie si c'est pour me la reprendre.* (ACTE V, SCÈNE III.)

10 LISE. — *Restez, votre affection lui sera nécessaire.* (ACTE V, SCÈNE III.)

Photographies *France-Illustration* (H. Parnotte.)

Léonard.

Lise. Léonard.

Léonard. François. Lise.

L'AMOUR ET SON IMAGE devant la critique

DANS LES COULISSES D'UN ATELIER

Les artistes en coulisse semblent à Roger Dornès une délectable matière dramatique. Il nous a montré les acteurs, dans *Interdit au public* ; et sa pièce, spirituelle, drôle et bien jouée, a obtenu le franc succès qu'elle méritait. Il s'attaque aux peintres, dans *l'Amour et son image*, et, ayant choisi parmi eux Léonard de Vinci pour héros, il nous fait passer quelques semaines dans les coulisses de son atelier. Le moment était d'ailleurs bien choisi pour nous y introduire : Léonard est justement en train de peindre cette petite Lise Gherardini, plus connue sous le nom de Joconde, et d'ourler sur ses lèvres le sourire le plus célèbre qu'il y ait dans le monde. Nous arrivons juste à temps.

Léonard est âgé, sa barbe en témoigne ; Lisa est jeune, son galbe l'affirme (et l'on voit très bien son galbe au début du quatrième acte). Longtemps, très longtemps, Léonard se refuse à croire qu'un pareil galbe s'offre à lui. N'y a-t-il pas, dans son atelier, ce petit François qui meurt d'amour pour ce galbe? Les vingt ans de François ne sont-ils pas plus dignes des honneurs de ce galbe que les cinquante ans de Léonard ? Mais les galbes ont leurs raisons où la chronologie n'entend rien : ce galbe-ci en veut à cette barbe-là. Et, ma foi, le galbe y passe, et Léonard, heureux, invente le sourire de la Joconde.

Longtemps, très longtemps, on a dissimulé à François, par pitié, par amitié, ce que faisait ce galbe qu'il croyait inaccessible. Un camarade d'atelier, qui a l'habitude de boire, lui apprend la vérité. C'est un rude choc pour François. Et le vigintenaire est tout prêt à se montrer grossier à l'égard du quinquagénaire, en réclamant les droits de la jeunesse à l'amour ; mais Léonard lui montre, enfin, le portrait de la Joconde, et François, premier témoin de l'immortel sourire, s'incline.

(Jacques Lemarchand, dans *Combat.*)

UN DESSEIN MODESTE

Roger Dornès, dans les cinq actes qu'il nous offre, n'a certes pas l'intention de percer le mystère. Il nous conte, plus modestement, l'amour de Léonard pour Lisa, essayant de deviner à travers la beauté de l'œuvre et le sentiment surhumain qui s'en dégage quelle fut la force, la qualité de la passion du peintre pour son modèle.

(André Ransan, dans *Ce Matin.*)

ÉVOCATION DOCUMENTÉE ?...

La nouvelle pièce de Roger Dornès constitue dans la présentation de Douking un fort joli spectacle de qualité.

A vrai dire, il ne s'agit pas exactement d'une pièce. Roger Dornès a plutôt donné là une évocation documentée des amours de Léonard de Vinci et de celle qui devait devenir pour le monde entier la Joconde. Cette passion naît et meurt à Florence, dans le cadre de l'atelier du maître déjà vieillissant, au milieu de ses jeunes disciples et fervents admirateurs.

Roger Dornès n'a essayé aucune transposition ; au contraire, il semble qu'il ait cherché à accumuler dans un récit relativement court un maximum de détails vrais. On pourrait presque lui reprocher de n'avoir pas su renoncer à certaines petites notations qui alanguissent parfois son texte sans rien ajouter à l'action.

(Jacqueline Michel, dans *Le Parisien libéré.*)

ORATORIO POÉTIQUE ...

Ce serait une erreur à coup sûr de juger la nouvelle pièce de Roger Dornès : *l'Amour et son image*, comme on le fait pour une pièce d'intrigue ou même de situations. Ce n'est ni *Je vivrai un grand amour*, ni *les Vignes du Seigneur*, ni *Interdit au public*. Le plan est autre... *L'Amour et son image* se montre une sorte d'oratorio poétique, un jeu séduisant d'images, de mots, de drames de conscience, traité avec une extrême discrétion, une exquise habileté. Et sans doute le jeu de porter à la scène une pièce aussi volontairement peu théâtrale, un drame si peu dramatique se montrait-il dangereux, mieux même, risqué. On comprend qu'après *Interdit au public* ou parallèlement à *Interdit au public*, il ait séduit un auteur.

Roger Dornès a situé *l'Amour et son image* comme un moment de la vie de Léonard de Vinci. Dans la Florence de la Renaissance, nous retrouvons Léonard, Mme de Gioconde et les élèves du maître. Avec une très grande discrétion les sentiments se développent : l'amour spirituel de l'artiste pour son modèle doit-il l'emporter sur la passion charnelle ?

(André Frank, dans *Le Populaire.*)

... OU NOUVELLE DIALOGUÉE ?

Cédant à l'attrait de cette Renaissance toscane à laquelle voilà cent ans tout juste Alfred de Muset sacrifiait avec son *André del Sarte*, M. Roger Dornès a groupé autour de la prodigieuse figure de son héros réduite à celle d'un vieillard amoureux les grâces florentines de la cité reine, de la courtisane voluptueusement lovée au bord de l'Arno. La petite Lise arde pour Léonard, qui s'exalte sur le motif tandis que François, son élève, joue les amoureux transis. Mais le peintre succombe à ces lèvres offertes et, toutes portes closes, son modèle pose maintenant pour l'ensemble. De dépit, François s'en va se jeter à l'eau. On le repêche, tandis que Léonard brise ses pinceaux, car c'est en vain qu'il s'acharne à retrouver l'instant divin où sa main fixa l'inexprimable : la possession a tué l'inspiration.

L'Amour et son image, s'il ne déborde point de vertus scéniques et se présente plutôt sous l'aspect d'une nouvelle dialoguée, ne manque ni d'agrément ni de distinction.

(Gustave Joly, dans *l'Aurore.*)

UN VISAGE BAIGNÉ DE LUMIÈRE

Difficile, certes, pour une comédienne de personnifier la Joconde à la scène. Marcelle Derrien, physiquement, y réussit avec une aisance, une noblesse et une pureté remarquables. Quelle grâce, quel charme éclatant et secret, quel visage baigné de lumière aux mystérieuses transparences ! A ses côtés Louis Arbessier marque d'une grande autorité le personnage de Léonard. Et sa barbe de prophète ou de fleuve nous restitue l'image exacte et vivante de ce portrait de Léonard qui est à la bibliothèque de Windsor.

Daniel Ceccaldi et Raoul de Manez ont toute l'impétuosité de la jeunesse ; Hubert Noël montre moins de véhémence que de gentillesse.

(Libération.)

Société Nationale des Entreprises de Presse.
Imprimerie de Bobigny.
Dépôt légal 3e trimestre 1949. — Imprimeur nº 80.

Supplément au Nº 195 de *France-Illustration*.
Fondateur : Georges Oudard.
Le Directeur-Gérant : G. Cahen-Salvador.